

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

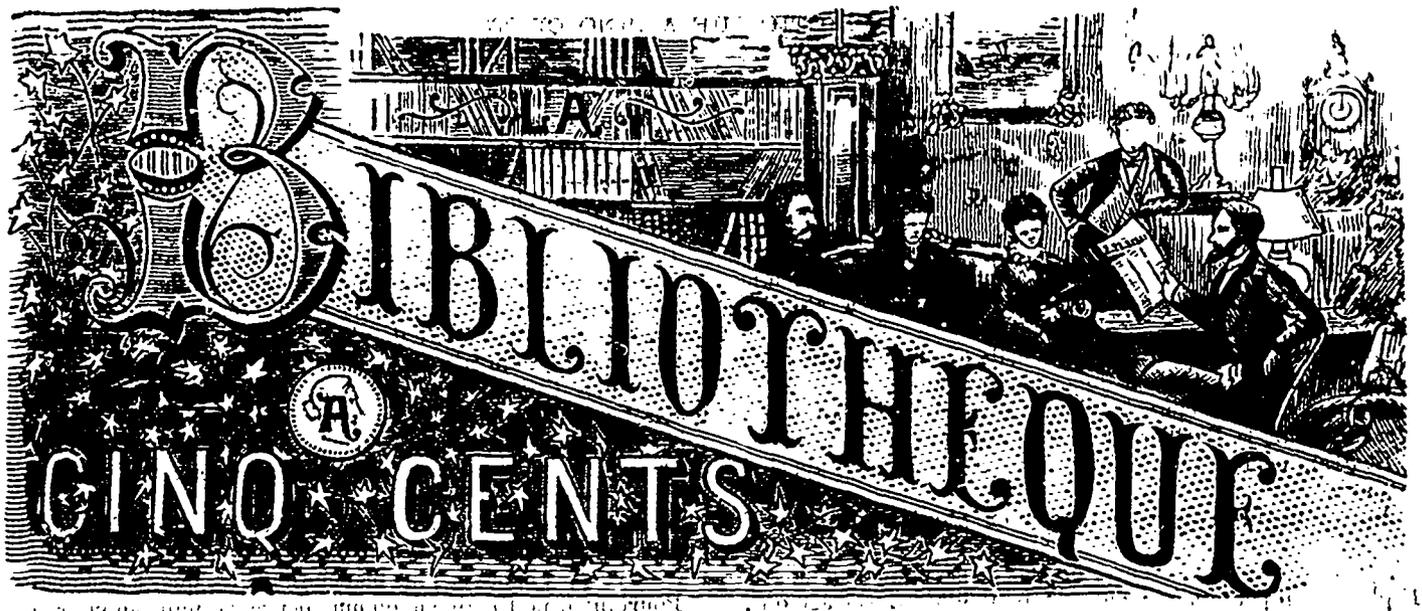
The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|---|---|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/ Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/ Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/ Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/ Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/ Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/ Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/ Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> Bound with other material/ Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/ Comprend du matériel supplémentaire |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/ Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/ Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments: / Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

| | | | | | | | | | | | |
|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|
| 10X | 12X | 14X | 16X | 18X | 20X | 22X | 24X | 26X | 28X | 30X | 32X |
| | | | | | | | | | ↓ | | |



Publiée par POLIER, BESSÈTE & C^{ie}, 1540, rue Notre-Dame

Vol. II { PAR AN }
\$2.50

MONTREAL, 20 JANVIER 1887

{ UN NUMERO }
5 CENTS

No, 16

CAMILLE



Hector avait peur, en faisant feu, d'atteindre celle qu'il aimait.

CAMILLE

(L'épisode qui précède a pour titre *Le Diamant Caché.*)

I

Décidément, si l'amour suffit à perdre Troie, une femme avait, par sa seule présence, introduit l'insomnie à Montmorin.

La comtesse n'avait trouvé de rebelle que M. Bontemps de Saint-Christol, qui dormait quoi qu'il arrivât.

Tous les autres, depuis le galant marquis jusqu'au timide Anacharsis de la Barillère, avaient passé une nuit blanche.

Et Jean, comme tous les autres, avait inutilement appelé le sommeil.

Nous connaissons le jeune homme au physique, essayons de le peindre au moral.

Jean avait vingt et un ans lorsque le commandeur mourut. Il pleura son père amèrement ; mais il était à cet âge où la douleur est si vaillamment combattue par la jeunesse, qu'elle ne saurait fermer le cœur à tout espoir. Jean avait passé son enfance à Montmorin, et il était devenu un petit philosophe sans le savoir.

Chasseur intrépide, tantôt sur la pointe d'un roc, au bord d'un torrent, au fond des bois, sans cesse en présence de cette pittoresque et sauvage nature morvandelle qui rappelle si bien les montagnes d'Ecosse, toujours au milieu du péril que le veneur passionné affronte si hardiment, contemplant le manoir de son père qu'il n'habiterait jamais peut-être, Jean était rêveur depuis nombre d'années, et la rêverie absorbait son existence. L'adolescent vivait par l'imagination bien plus que par le côté réel de l'existence, et les créations de sa rêverie allaient jusqu'à l'infini.

Tantôt, se reportant aux siècles écoulés, redressant, dans son esprit, les ponts-levis de Montmorin, hérissant ses tourelles de sentinelles vigilantes, couvrant sa plate-forme d'hommes d'armes, les chemins de cavaliers, il sentait bouillonner en lui le sang batailleur des Maltevert et regrettait le moyen âge, cette ère chevaleresque aux lourdes armures d'airain.

Tantôt, l'aile capricieuse de sa fantaisie le reportait vers le présent ; ce présent invisible pour lui et qui ne lui arrivait que par les cent bouches de la renommée ; ce présent victorieux, grand comme l'univers ; ce présent de l'empire français déployant son drapeau sur le monde à genoux.

Alors le fils du commandeur se prenait à souhaiter des épaulottes de colonel.

Tantôt enfin c'était l'avenir...

L'avenir ! mot magique pour une âme jeune et naïve... rêve fantastique empruntant toutes les formes, que l'on poursuit à travers les nuages d'or du couchant et les brumes matinales qui voilent les côtes humides de rosée.

L'avenir !

Quand on a vingt ans, c'est l'hirondelle qui s'envole, la nuée d'argent qui passe dans le ciel bleu, le pommier fleuri que le vent incline, — c'est un rêve de gloire héroïque ou d'amour céleste, — c'est Paris.

Paris, la ville infâme, aux noires patitesses, aux médiocrités envieuses, aux honteuses orgies, et qui nous apparaît comme le temple du grand et du beau !

L'avenir !

C'est encore cette forme blanche et diaphane, cette ombre céleste qu'on croit voir, à la brume, se dérober derrière les grands chênes du coteau, glisser à l'aube sur la pointe des glaciers et des monts, — une création divine dont on a trouvé l'ébauche dans un livre, — une femme comme il n'en est pas au monde et qu'on espère rencontrer tôt ou tard...

Une femme aux mains de fée, au regard charmant, au doux sourire, dont le pied léger effleure la terre, dont la robe est transparente comme le brouillard du matin, dont les larmes forment la rosée, dont le cœur est rempli d'amour.

Jean avait rêvé de tout cela.

Souvent un souffle d'ambition traversait sa tête, plus souvent une aspiration de bonheur remuait la plus fraîche corde de son âme.

L'adolescent cherchait son idéal.

Mais où le trouver.

Il avait bien contempné souvent, dans la grande salle du manoir, au milieu des vieux portraits de famille, une femme jeune et belle portant le costume de la cour du grand roi ; mais cette toile était noire de vieillesse dans son cadre enfumé, — et peut-on aimer un souvenir !

Les toiles d'ailleurs ne parlent point, ne courent pas sur le gazon des prairies et ne passent point leurs mains blanches et mignonnnes dans la chevelure bouclée d'un bel amoureux.

Or, voici que Jean avait trouvé son idéal, et cet idéal, on le devine, c'était la comtesse.

Madame Durand était blanche, frêle, délicate ; elle avait l'œil noir et la lèvre armée d'un doux sourire, et jamais Jean n'avait vu plus belles et plus blanches mains que les siennes.

Pourtant il ne l'avait vu qu'une heure, la nuit, au clair de lune... mais son cœur avait battu !

— Et Jean passa la nuit à songer avec délices à ce sauvetage merveilleux qu'il avait accompli, à se rappeler qu'il avait un moment pressé la comtesse dans ses bras, que son cœur avait battu près du sien... et pour la première fois peut-être, une pensée amère et navrante s'empara de lui et l'étreignit.

Le commandeur, qui rêvait toujours la vengeance et voulait punir ses neveux et ses héritiers, avait si bien gardé le secret de son mariage avec Rose, que Jean se croyait bâtard.

Cette pensée était affreuse. Il y avait tout un drame dans ce mot, — et Jean fut contraint de s'avouer que le nom de son père n'était pas le sien, que cette femme qu'il aimait pouvait le renier, et qu'il lui était interdit de lui dire : — Je vous ai sauvée de la mort ; je donnerais mille fois ma vie pour vous, si vous m'accordiez un regard, un sourire, si vous me disiez : — Je te permets de m'aimer, de veiller sur moi comme un protecteur, de me préserver des pièges qu'on tendra sur mon chemin.

Il était, il se croyait bâtard !

C'est-à-dire que ces insolents qui l'avaient traité du haut de leur grandeur, qui s'installaient en maîtres dans la maison de son père, tandis qu'il habitait un simple pavillon au fond du parc, étaient les vrais héritiers du commandeur.

Jean eût maudit son père à cette heure, si le souvenir d'un père à cheveux blancs n'était pas la plus sainte chose de ce monde.

Et il se prit alors à songer à ce père qui l'avait tenu sur ses genoux, enfant, qui s'appuyait plus tard sur sa jeune épaule, qui lui contait ses batailles de mer, ses combats d'abordage, et qui redressait sa haute taille avec fierté quand on parlait devant lui d'une nouvelle victoire de la France.

Et Jean versait, à ce souvenir, d'abondantes larmes.

Notre héros fut sur pied bien avant le jour.

Il siffla Soliman, son compagnon fidèle de chaque jour, prit son fusil et sa carnassière et s'en alla courir les bois pour rafraîchir, au milieu des bruyères couvertes de rosée, dans l'air vif du matin, sa pauvre tête brûlante.

Mais il eut beau courir des rochers en rochers, de fourrés en clairières, errer des profondeurs des bois à la lisière des terres arables...

Il était atteint profondément, blessé au cœur... il était amoureux.

L'amour est la plus étrange et la plus tenace des folies, — elle absorbe si bien un homme qu'il perd jusqu'au sentiment de la réalité ; — et Jean, qui était un braconnier émérite, se conduisit ce jour-là comme un écolier.

Il revint sur le midi, harassé de fatigue et la carnassière vide.

C'était la première fois que le jeune chasseur s'en retournait bredouille.

Au moment où il sortait du petit bois de chênes qui demi-

rait au nord Montmorin, il aperçut, dans une grande allée de maronniers qui conduisait jusqu'au perron, la comtesse, toute seule, se promenant son ombrelle à la main.

Le cœur de l'adolescent se prit à battre avec violence, cependant il continua sa route vers elle, et elle vint à lui.

Madame Durand l'accueillit d'un sourire, un sourire charmant, qui eût occasionné un étourdissement au jeune M. Anacharsis-Charles de la Barillère.

— Bonjour, mon cousin, lui dit-elle.

— Bonjour, ma... bonjour... madame... balbutia-t-il en rougissant.

— Bon ! fit-elle en riant ; vous avez donc oublié que je vous ai prié hier de m'appeler "ma cousine."

— Non, madame...

— Encore !

— Non... ma cousine...

— Et d'où sortez-vous donc, monsieur le chasseur ?

— J'ai fait un tour dans les bois.

— M'apportez-vous un lièvre ? avez-vous tué quelque pauvre chevreuil ?

Jean rougit comme un écolier pris en faute.

La veille, il eût rapporté pour le moins un brocard sur ses épaules.

Mais la veille il n'était point amoureux. Et ce jour-là, sa distraction avait été telle qu'il n'avait pas même armé son fusil.

Un lièvre effronté avait roulé sous son pied sans courir aucun risque ; Soliman, qui était un peu *corniau*, avait lancé un chevreuil.

Le chevreuil, à cette heure, broutait paisiblement les jeunes pousses des baliveaux.

— Ah ! fit la comtesse d'un ton doucement railleur, vous revenez bredouille ! pauvre cousin... c'était bien la peine de partir avant le jour...

Jean rougissait et baissait les yeux.

— Mais, continua madame Durand, quittez votre fusil et donnez-moi le bras... oh ! le beau chien !

Soliman arrivait, le nez au vent, et il frétillait sa courte queue, en chien qui sent son mérite et réclame une caresse et des éloges.

Madame Durand se plut, avec une grâce enfantine, à flatter de sa main le superbe animal.

— Donnez-moi votre bras, reprit-elle, et montrez-moi les environs du château. Vous devez les connaître.

— J'ai été élevé dans le pays.

— Où cela ?

— Dans la maison de ma mère.

Jean rougit à ce nom.

— Et... où est-elle cette maison ? insista la comtesse, est-ce bien loin ?

— A un quart de lieue environ.

— Comment la nomme-t-on ?

— Le Val-Fourchu.

— Voilà un nom bien terrible...

Jean narra alors à la comtesse la légende diabolique qui avait fait donner à la vallée où se trouvait la ferme du bonhomme Guillaumier le nom de Val-Fourchu.

Allons voir la maison de votre enfance, lui dit-elle alors ; cette maison de votre mère ! ajouta-t-elle avec un accent de tristesse charmante qui émut le jeune homme. Elle devait être bien belle, votre mère, n'est-ce pas ? continua-t-elle en le regardant.

Le cœur de Jean battait à se rompre. Une larme lui vint aux yeux.

— Oui, murmura-t-il, bien belle, en effet, madame.

— J'aurais bien voulu la connaître, mon cousin, continua madame Durand avec bonté.

La comtesse avait deviné, en parlant ainsi, le secret du commandeur, et elle savait bien qu'elle n'avait point affaire à un bêtard. D'ailleurs, sa conversation avec Pandrille le lui avait laissé entendre.

— Venez, reprit-elle, allons voir le Val-Fourchu.

Le pauvre Jean croyait rêver.

La comtesse parlait de sa mère avec respect, elle qui pouvait lui dire : Je ne la connais pas ! je ne vous connais point pour mon parent...

Et elle demandait si sa mère était belle ? elle aurait voulu la voir...

Cette femme, aux yeux de Jean, devint un de ces anges devant lesquels il se faut mettre à genoux.

Elle s'appuya sur son bras et ils prirent le chemin du petit vallon.

Pendant le trajet, elle le questionna sur son père, sur sa vie des champs, sur ses exploits de chasseur, sur ses rêves...

Nous sommes forcé d'avouer que la seule teinte d'instruction que Jean eût reçue lui venait des leçons paternelles du chapelain de Montmorin.

Mais il avait lu beaucoup.

Il y avait au manoir une vieille salle remplie de bouquins poudreux, livres de sciences ou romans de chevalerie ensevés sous une vénérable couche de poussière, et Jean passait dans cette salle les pluvieuses journées d'automne et les neigeuses soirées d'hiver.

Donc, le jeune homme avait une teinte légère de toutes choses, il possédait un sens droit, un esprit pénétrant, et il répondit fort spirituellement à toutes les questions de la comtesse, émerveillée d'avoir un cousin si bien éduqué et d'une raison aussi supérieure, malgré ses apparences rustiques.

La veille, sous la veste de velours brun du chasseur, elle avait admiré l'Antinoüs, l'homme de la nature, beau, énergique et fort ; aujourd'hui elle reconnaissait l'homme intelligent, le naturel aristocratique, la fleur des serres chaudes poussée au grand soleil de l'indépendance et de la solitude.

Ils arrivèrent ainsi à la petite ferme du Val-Fourchu, — maison inhabitée depuis plusieurs années, mais dans l'intérieur de laquelle tout était demeuré intact.

La comtesse, alors, voulut tout savoir, toucher à tout, avoir l'explication de chaque chose.

Elle s'assit sur l'escabeau où Rose s'asseyait d'ordinaire.

Elle voulut voir le rosier qu'elle avait planté...

L'arbre au pied duquel elle s'asseyait durant les ardeurs du midi.

Elle se promena dans la modeste demeure, et baisa le crucifix encore appendu au chevet du lit de la défunte.

Elle examina avec une joie naïve les enluminures qui décoraient la chambre, y mettant le même recueillement que s'il se fût agi des toiles d'un grand maître. Puis elle se fit raconter par Jean mille détails insignifiants, mille riens qui, pour l'orphelin, avaient un prix infini.

Et plusieurs fois une larme roula de ses beaux yeux sur sa joue, au souvenir de cette humble paysanne inscrite sur le registre mortuaire de la paroisse sous le simple nom de Rose Guillaumier, et qui, cependant, aurait pu s'appeler avec orgueil madame de Montmorin.

Jean était ivre de bonheur...

Ce cœur vierge, cette nature puissante de jeunesse et de sève, écoutait, auprès du lit de mort de sa mère, cette femme qu'il aimait, et qui semblait faire de sa douleur sa propre douleur ; il l'écoutait avec cette joie innée et triste de ceux à qui l'on prodigue des consolations, et il se demandait s'il n'était pas en présence d'un véritable ange du ciel.

Avec ce tact de la femme d'esprit qui obéit toujours aux nobles impulsions du cœur, madame Durand arracha bientôt son jeune compagnon à ces pénibles souvenirs et elle le ramena à Montmorin.

C'est au moment où ils y arrivaient qu'ils rencontrèrent le commandant dans le parc.

La comtesse tendit alors sa belle main à Jean, le congédia d'un sourire et prit le bras de M. de Verteuil.

— Eh bien, dit le commandant, lorsque la comtesse et lui se furent éloignés de Jean,

— Eh bien, je vous l'ai dit, répondit-elle, je trouve deux maris pour un.

— Vraiment ?

— Sans doute. Le premier a la cinquantaine et plus.

— Impossible ! le vieux marquis ?

— En habit vert-pomme, veste ventre-de-biche et papillotes. Vous n'avez donc pas écouté ses galanteries du déjeuner ?

— Ma foi ! exclama M. de Verteuil en riant, je ne les ai point prises au sérieux.

— C'est un tort.

— Sérieusement ? il vous a demandé votre main ?

— Très sérieusement. Il m'a, vous vous en souvenez, offert le bras après déjeuner, et il m'a emmenée sous un berceau de clématites, au fond d'une allée sombre.

— Peste !

— Durant le trajet, il m'a parlé des dangers du veuvage, de la position difficile d'une femme jeune et jolie encore, qui n'a plus de mari.

— Charmant !

— Il m'a même poussée sur un terrain des plus délicats, et je dois avouer qu'il s'en est tiré avec infiniment d'esprit.

— Quel est donc ce terrain ?

— Il a voulu savoir de quelle nature étaient nos relations. M. de Verteuil éclata de rire :

— Et que lui avez-vous répondu ? dit-il.

— Je lui ai simplement conté notre vieille amitié.

— Et puis ?

— Arrivés sous le berceau, il m'a fait envisager tout ce qu'il y aurait pour moi de raison et d'esprit à rompre insensiblement avec ce monde un peu neuf dans lequel m'avait jeté mon mariage avec le général, à revenir à mon monde à moi, à mes vraies relations de famille, et à épouser un bon gentilhomme dont le nom fit oublier que je m'étais appelée madame Durand, nom honorable sans doute, ajoutait le marquis, du reste, mais d'illustration trop récente. Je devais chercher autour de moi un homme de la vieille roche, ni trop vieux ni trop jeune, qui eût encore les manières de l'ancienne cour, et il m'a même demandé si j'aurais quelque répugnance à devenir marquise.

— Cette diplomatie est superbe ! murmura M. de Verteuil.

— Je le crois bien, dit la comtesse en riant, il est devenu plus pressant encore... ah ! j'oubliais... il faut que je l'avoue... cela m'amusait infiniment, et je l'ai un peu encouragé.

— C'est tout simple : qui dit femme, dit coquette.

— Bref ! poursuivit madame Durand, il a fini par se jeter galamment à mes genoux, m'a déclaré ses feux et m'a fait sa demande en mariage dans toutes les règles.

— Alors qu'avez-vous répondu ? vous avez refusé, je suppose ?

— On ne refuse jamais ces choses-là. On ajourne.

— Ah ! charmant !

— J'ai ajourné le marquis. Je lui ai demandé du temps... une semaine ou deux de réflexion... jusqu'à l'ouverture du testament de mon oncle... et la trouvaille du fameux diamant.

— Et vous l'avez ainsi congédié ?

— Non pas moi, mais le hasard.

— Comtesse, vous parlez comme un logographe.

— Mon deuxième soupirant est arrivé.

— Très bien, je comprends.

— Je me trompe, c'est le père du soupirant.

— Ah ! s'écria M. de Verteuil, ceci est plus fort encore. Comment ! votre deuxième soupirant serait ce jeune petit niais, qui baisse constamment les yeux de si plaisante manière ?

— Précisément.

— M. Charles-Anacharsis, fils de M. le chevalier Arthur de la Barillère ?

— Tout juste. Le père est venu à moi, a salué le marquis froidement et s'est excusé d'avoir un entretien particulier à me demander.

Le marquis a pointé les oreilles comme un limier qui entend le son du cor, mais il s'est exécuté et a laissé le champ libre au chevalier.

— Je serais curieux de savoir comment il s'y est pris.

— Oh ! tout simplement. Il m'a dit que son fils était à marier, et que, malgré quelques années de différence...

— Parfait ! murmura ironiquement M. de Verteuil. Il vous présentait la chose comme une bonne fortune.

— A peu près. Donc, malgré cette différence d'âge, il ne voyait aucun inconvénient à notre union. Il n'y mettait qu'une condition.

— Une condition ! par exemple !

— Oh ! une bagatelle : je me servais de mon crédit auprès de l'empereur pour le faire entrer dans la magistrature.

Le commandant pouffait de rire.

— L'avez-vous pareillement ajourné ? demanda-t-il.

— Sans doute, comme le marquis ; et il m'a quittée plein d'espoir.

— Avez-vous vu depuis votre futur époux ?

— Pas encore, mais son père m'a annoncé qu'il se croyait autorisé à me faire sa cour.

— Bon ! murmura M. de Verteuil d'un ton boudeur, entre le marquis et Anacharsis, nous n'aurons plus un seul instant de liberté. Comtesse, vous êtes folle !

— Non pas, cher, je m'amuse. C'est très divertissant, tout cela ! Et jusqu'à M. de Franquépée, cherchant obstinément leur diamant... qui m'intéressent plus que je ne saurais le dire. Mais, s'interrompit la comtesse, à propos de diamant, pourquoi ne le chercherions-nous point un peu, nous aussi ?

— Bah ! existe-t-il ce diamant ?

— Sans doute, et je suis d'avis de le chercher également.

— Et si moi, qui ne suis point héritier, je le trouvais ? fit M. de Verteuil.

— Eh bien, vous le donneriez à quelqu'un que je vous désignerais.

Le commandant attacha sur la comtesse un regard interrogateur qui semblait vouloir scruter la plus secrète pensée de la jeune femme.

— Comtesse, dit-il, ne cachez-vous rien ?

— Qui, moi ?... fit-elle en rougissant un peu.

— N'auriez-vous point un nouveau secret ?

— Peut-être, répondit-elle ; mais il fait grand soleil, mon cher, et les confidences se font au clair de lune. Revenez plus tard, on verra.

Mais soudain le front souriant de la comtesse parut s'assombrir ; elle devint sérieuse et triste, et dit à M. de Verteuil :

— Je viens de vous montrer le côté amusant de notre séjour à Montmorin ; mais je ne vous ai pas encore mentionné le côté terrible.

— Plait-il ? fit le commandant étonné.

— Savez-vous bien, continua-t-elle toujours inquiète, que je vais me trouver ici face à face avec un homme qui doit me haïr de toutes les puissances de son âme ?

— Allons donc, fit M. de Verteuil, devenez-vous donc folle, madame ?

— Non, écoutez plutôt.

Et elle s'appuya sur le bras du commandant avec ce sentiment de la faiblesse se reposant sur la force, et obéissant à cette singulière mobilité d'impressions qui fait passer les femmes du rire aux larmes et du calme à l'effroi.

— Vous souvenez-vous qu'il y a six ans environ, en suivant mon mari le général Durand, je fus arrêtée par des soldats allemands que commandait un Français ?

— Oui, dit M. de Verteuil.

— Ce Français, poursuivit la comtesse avec émotion, m'entraîna dans une maison de garde-chasse ; puis, il oublia tout sentiment humain, toute retenue, toute loyauté. Si je ne me fusse fait justice moi-même en tirant successivement sur lui deux coups de pistolet, qui sait ce qu'il aurait fait de moi ?

— Je sais cela, dit le commandant ; je sais même que vous fûtes obligée de vous sauver à demi nue, de peur d'être rejointe par les soldats allemands, que vous errâtes une partie de la nuit dans les bois, et qu'un hasard providentiel vous fit tomber

dans le chemin que parcourait un corps d'arrière-garde français qui vous recueillit.

— Eh bien, murmura la comtesse tout bas, cet homme que je croyais avoir tué, il est ici...

— Ici !

— Oui, ici ; et je me suis trouvée face à face avec lui, hier.

— Mais qui donc ?

— Le comte de Maltevert, mon cousin.

Madame Durand était fort pâle en prononçant ces mots et faisant cet aveu.

— Il m'a reconnue, ajouta-t-elle, comme je le reconnaissais moi-même. Mais nous nous sommes compris.

— Le misérable ! murmura M. de Vertueil.

— Nous nous sommes tacitement entendus, continua-t-elle, et tous deux, d'un regard, nous sommes demeurés d'accord de garder le silence sur notre rencontre.

— D'ailleurs, se hâta d'ajouter le commandant, ne craignez rien... ne suis-je point là ?

Cet appel indirect fait à son courage suffit à ramener un sourire sur les lèvres de la comtesse.

— Je ne crains rien, dit-elle, et j'ai donné, j'imagine, une assez bonne leçon à mon cher cousin pour qu'il professe désormais pour moi le plus profond respect ; mais la situation que me fait cette aventure, vis-à-vis de lui ne laisse pas d'être embarrassante, et je vous avoue que son absence et celle de son frère, au déjeuner, m'a ravie.

— La honte et l'embarras doivent être pour lui, madame.

— Soit ! mais j'ai une crainte...

— Laquelle ?

— C'est que vous ne soyez le point de mire de sourdes hostilités.

— Bon ! ne vous inquiétez pas. Si le comte me pousse à bout, je le ferai taire.

— Un duel ! et avec lui... Ah ! fit madame Durand avec dégoût.

Le commandant allait répliquer sans doute, lorsque l'arrivée d'un nouveau personnage, maître Pandrille, l'en empêcha.

M. l'intendant de Montmorin venait demander les ordres de la comtesse, habitude qu'il s'était juré de prendre chaque jour, afin de faire honneur à la nièce chérie de feu son maître. En outre, maître Pandrille tenait, sous son bras les engins nécessaires à la pêche à la ligne, et comptait descendre au bord du Cousin. Une passion irrésistible, une seule, dominait Pandrille. Le bonhomme n'était point simplement, et comme on aurait pu le croire, un intendant modèle et plein de dignité, après avoir été un cuisinier émérite et un valet de chambre intelligent ; il possédait, en outre, un talent d'agréable ; il pêchait à la ligne.

Pandrille était né pêcheur de truites, comme on naît poète ou mathématicien. Quand il avait jeté son hameçon, l'univers tout entier lui devenait indifférent, et lorsqu'une truite s'agitait au fond de l'eau limpide du Cousin, le manoir de Montmorin se fût écroulé, que Pandrille n'y eût pas pris garde.

Pêcher une truite était pour le bonhomme l'action la plus glorieuse qu'il pût accomplir, et s'il détestait la plupart des cohéritiers du commandeur, il n'en éprouvait pas moins un vif sentiment d'amour-propre lorsque le marquis de Nostréac, qui tenait à se bien faire venir de lui, disait à table à ses cousins :

— En vérité, messieurs, voici des truites d'une grosseur fabuleuse, et M. Pandrille est le seul intendant qui en ait jamais trouvé de pareilles.

— Quel dommage ! pensait alors le bonhomme, qu'il y ait d'autres héritiers plus méritants, j'indiquerais le diamant au marquis.

Ces mots prononcés tout haut eussent bien étonné MM. les cohéritiers qui se doutaient fort peu que le commandeur eût mis Pandrille dans tous les secrets de sa vengeance.

Mais Pandrille était un honnête homme, il avait juré, et il tendrait sa parole en gardant un profond silence. Seulement, il se croyait libre de faire des vœux, et il souhaitait ardemment que madame la comtesse Durand, par exemple, et M. Jean, vinssent à trouver le fameux diamant.

La comtesse remercia Pandrille de ses offres de services, lui souhaita bonne pêche et le congédia.

Le digne intendant s'en alla, de plus en plus convaincu que madame Durand était, de tous les cohéritiers, la seule qui eût réellement tous les droits possibles à la tendresse d'outre-tombe de messire le commandeur défunt ; il descendit par un petit sentier au bord de l'eau, s'assit à sa place accoutumée, amorça son hameçon, disposa sa ligne et en fouetta l'eau sur-le-champ.

Pandrille était vêtu d'une veste blanche, un grand chapeau de paille le préservait des ardeurs du soleil couchant ; et il avait cette majestueuse attitude qui sied si bien à l'homme qui comprend toute l'importance de la pêche à la ligne.

Il paraît que, pour ce genre d'exercice, le plus absolu silence est de rigueur, car l'intendant lâcha un juron et se retourna vivement, entendant marcher derrière lui, et prêt à apostropher l'importun qui se permettait ainsi de troubler sa majestueuse occupation, lorsqu'il reconnut Jean et se radoucit aussitôt. Un sourire lui vint aux lèvres à la vue de son jeune maître, et son visage exprima une satisfaction des moins douteuses. En quittant la comtesse, Jean avait repris son fusil et était allé tirer des cailloux au bord de la rivière.

Là, il aperçut Pandrille, alla à lui et lui frappa sur l'épaule.

— Ah ! diable ! fit-il en souriant, il paraît que ça mord...

— Chut ! fit l'intendant, chut !

— Bon ; je m'en vais.

Et Jean fit un pas, Pandrille le retint d'un geste :

— Asseyez-vous donc là, dit-il tout bas, et causons un peu.

A vrai dire, en dehors de l'amitié qu'il avait pour le vieux serviteur de son père, le fils du commandeur était attiré vers Pandrille, ce jour-là par un motif sérieux.

Jean était amoureux, Jean se l'avouait à lui-même, et il éprouvait le besoin de le confier à quelqu'un.

L'amour sans confident est si difficile que cela ne s'est jamais vu. Or, le cœur de Jean éclatait, il avait besoin de s'épancher, et Jean n'avait d'autre ami que Pandrille.

— Hé ! hé ! lui dit l'intendant, vous êtes bienheureux, monsieur Jean.

— Moi ? fit le jeune homme en rougissant.

— Parbleu !

— Pourquoi heureux ? fit-il.

Parce que vous êtes dans les bonnes grâces de votre belle cousine.

Jean devint cramoisi.

— Je vous ai vu passer tous deux, continua le bonhomme en clignant de l'œil, et vous ressemblez joliment à deux amoureux.

Tais-toi, Pandrille, tais-toi !

— Ma foi ! il y en a de plus laids, après tout, monsieur Jean. Vous êtes fait au tour ; et les marquises, s'il y en avait encore, raffoleraient de vous. Quant à madame la comtesse, vous savez si elle est belle.

— Mais tais-toi donc, hazard ! murmura Jean ravi, les truites ne mordront pas.

— Allons donc ! répondit l'intendant d'un air de triomphe, voyez plutôt.

L'eau, en effet, s'était légèrement agitée à sa surface, la ligne avait fléchi brusquement, entraînée par le poids, et Pandrille avait rejeté vivement, sur le gazon, une truite magnifique.

— Je vous disais donc, poursuivit-il, que vous étiez amoureux de la comtesse.

— Moi ? balbutia Jean tout ému.

— Parbleu ! et vous venez même me le conter, n'est-ce pas ? Le Pandrille sourit d'un air mystérieux et fin qui semblait dire : Fiez-vous-en à moi, je ferai vos affaires.

— Tu crois ? demanda naïvement le jeune homme.

— Je crois bien d'autres choses encore.

— Ah ! et que crois-tu ?

— Que la comtesse n'est point fâchée de votre amour.

— Mais elle l'ignore...

—Bon !
 —J'aimerais mieux mourir mille fois...
 —Allons donc ! mon jeune maître, les femmes n'ont jamais besoin qu'on leur dise de ces choses-là, elles deviennent...
 De rouge qu'il était, Jean devint tout à coup fort pâle.
 —Comment, murmura-t-il, tu crois qu'elle s'est aperçue que je l'aimais ?
 —Aussi bien que moi.
 —Oh ! exclama le pauvre garçon d'un ton désolé, alors j'en mourrai de honte.
 —Pourquoi donc, monsieur Jean ?
 —Mais parce que mon amour est une impertinence.
 —Bah ! et comment ?
 —Tu oublies donc...
 —Ah ! oui, dit négligemment Pandrille, votre naissance... Bah ! après tout, n'êtes-vous pas son cousin ? et puis aujourd'hui, voyez-vous, après la révolution... on passe sur bien des choses.
 Le cœur de Jean tressautait dans sa poitrine, comme s'il eût dû la briser.
 Pandrille souriait de l'émotion du jeune homme, et, pour la première fois peut-être, il avait des distractions à la pêche.
 —Après tout, continua-t-il, pourquoi ne l'épouseriez-vous pas ?
 —Ah ! murmura Jean d'une voix étouffée, tais-toi.
 —Elle est veuve, la comtesse.
 Jean tremblait de tous ses membres.
 —Vous serez riche...
 —Moi ?
 —Tiens, fit naïvement l'intendant, croyez-vous pas que M. le commandeur vous a oublié sur son testament ?
 —Mais... les autres ?
 —Qui, les autres ?
 —Les cohéritiers.
 —Ah ! fit Pandrille d'un air modéré, vous finirez par me faire jaser. Bonsoir, monsieur Jean, bonsoir !
 —Tu me renvoies ?
 —Non, mais je ne veux rien vous dire. Seulement je vais vous donner un bon conseil.
 —Parle.
 —Vous aimez la comtesse, n'est-ce pas ?
 —Oh ! dit-il en comprimant les battements de son cœur.
 —Eh bien, tâchez qu'elle vous aime. Le reste ira tout seul.
 —Mais... le moyen ?
 —Ah ! dame ! cherchez.
 —Je donnerais ma vie pour elle !
 —Tarare ! la belle avance ! si vous donnez votre vie pour elle, vous ne l'épouserez pas, bien certainement. Cherchons autre chose. L'amour vient tout seul.
 —Tu crois donc qu'elle pourrait m'aimer ? balbutia-t-il.
 —Certainement.
 —Mais que faire, mon Dieu ! que faire ?
 —A votre place, et tout bien réfléchi, je ne ferais rien du tout.
 Jean frémissait d'émotion et regardait Pandrille d'un air éperdu.
 —Tu railles, Pandrille.
 —Non, certes !... Tenez, il me vient une idée.
 Jean se prit à écouter de ses deux oreilles.
 —Je chercherais le diamant, moi, et je tâcherais de le trouver. Ce serait un assez joli cadeau de noces, hein ?
 —Mais ce diamant est au château ?
 —C'est probable.
 —Et tu sais bien, puisque tu me l'as conseillé toi-même, que je n'y entre jamais.
 —Eh bien, vous y entrerez maintenant.
 Jean, fort étonné, regardait Pandrille.
 —Quand vous n'aviez au château que des ennemis, c'était fort sage à vous de n'y point aller, continua l'intendant, mais à présent que la comtesse s'y trouve, vous avez un motif suffisant.

—Tu parles d'or, Pandrille ; mais ce diamant... existe-t-il ?
 —Il existe.
 —Je gage que tu sais où il est ?
 —Peut-être...
 —Tu ferais bien mieux alors de me l'indiquer tout de suite.
 —Nenni, monsieur Jean.
 —Et pourquoi donc ?
 —Parce que j'ai juré à feu M. le commandeur de ne point trahir le secret. Je puis, cependant, vous donner un renseignement.
 —Parle ! interrogea avidement le jeune homme.
 —Voici, dit Pandrille. Le diamant est dans un coffre de fer, le coffre est scellé dans une pierre ; et si vous trouviez le coffre et la pierre, il faudrait vous munir de fameux outils pour extraire le diamant d'une pareille enveloppe.
 Au moment où Pandrille achevait de préciser ce détail, le bruit des pas de plusieurs chevaux se fit entendre sur la berge, à une faible distance.
 —Tiens, dit l'intendant, voici ces messieurs, le comte et le vicomte de Maltevert. Si vous cherchez le diamant, ils cherchent un souterrain, eux...
 —Hé ! hé ! murmura Jean, qui sait si le souterrain ne renferme pas le coffret ?
 Mais Pandrille ne répondit pas ; il semblait entièrement absorbé par les ondulations de sa ligne sur l'eau.
 Seulement, il souriait en lui-même et trouvait que Jean avait bien de l'esprit.

III

Les deux Maltevert passèrent au galop, à cent pas de Jean et de Pandrille, qui étaient à moitié dissimulés par une touffe de saules, et ne les aperçurent point.
 Le comte et son frère étaient grands chasseurs, et depuis leur arrivée à Montmorin, ils partaient tous les matins avec un piqueur et un petit équipage de huit chiens, lesquels chassaient tout depuis le lièvre jusqu'au sanglier.
 Mais ce jour-là, après une nuit d'insomnie, Hector de Maltevert n'avait mis le pied à l'étrier que pour essayer de calmer par le grand air et les émotions que tout veneur passionné éprouve à chaque accident, à chaque épisode prévu ou imprévu d'un laisser-courre, la fièvre qui brûlait son front et son âme.
 Cette sombre et mystérieuse passion qu'il avait conçue pour la comtesse, qui s'était accrue longtemps par le désespoir même et la pensée qu'il ne la reverrait jamais ; cette passion, qui n'avait fini par s'assoupir qu'au vent de l'ambition politique et des soucis sans nombre du courtisan, se réveillait tout à coup vivace, inexorable, et lui mettait l'enfer au cœur.
 Pendant toute la nuit, accoudé à sa fenêtre, la tête dans ses mains, le comte avait fait mille projets, milles rêves auxquels le silence, l'obscurité et son exaltation semblaient donner une apparence de réalité, un espoir de réussite ; il voyait la comtesse lui pardonnant enfin en faveur de leur étroite parenté, et lui abandonnant sa main, touchée qu'elle était de son amour.
 Puis encore, cet homme, déjà rongé d'ambition et qui, depuis tant d'années, mesurait d'un regard hardi les cimes arduës du pouvoir et de la faveur, cet homme se reprenait à ce rêve de grandeur dont le bâton de feld maréchal était le dénouement ; et alors il voulait mettre aux pieds de la comtesse ce bâton d'honneur, ces épauettes d'or, ces croix, ces insignes de la faveur impériale, afin de pouvoir lui dire : J'ai été coupable, mais ne puis-je réparer mon crime en devenant votre esclave !
 Une fois entré dans cette série d'espoirs frénétiques, le comte avait vu s'envoler les heures sans y prendre garde ; il n'avait point entendu résonner régulièrement cette grande horloge qui mesurait le temps à Montmorin, placée dans la cage de chêne, sur le premier repos du grand escalier du vieux manoir.
 Et le jour était venu...
 Avec le jour, le sentiment de la réalité avait repris le dessus

dans l'esprit du comte, et il avait essayé d'envisager froidement sa situation vis-à-vis de madame Durand, se souvenant que la comtesse lui avait lancé, à six années de distance, ce regard dédaigneux et glacé dont elle l'avait accablé pendant cette nuit terrible où elle se trouva en son pouvoir.

Ce regard disait la haine et le mépris de la comtesse ; et bien qu'on prétende que de la haine à l'amour il n'y a qu'un pas, quand la haine est suivie du mépris, l'amour est impossible.

Alors Hector de Maltevert sentit renâtrer en lui cette irritation sourde et implacable provoquée par le dédain de celle qu'il aimait ; une fois de plus, il se demanda si ce qu'il croyait être en lui de l'amour n'était point au contraire un ardent désir de vengeance...

Et le kaiserlitz, usant du droit de la guerre, reprut en lui, et il fit le serment que tôt ou tard la comtesse lui appartenait corps et âme.

Les fatigues, les émotions de la chasse, parvinrent à calmer momentanément son exaltation fiévreuse ; mais, vers le soir, il fut atteint d'une morne tristesse et se trouva en proie à un découragement profond.

Ce fut en cet état qu'il revint au manoir et s'enferma dans sa chambre, insensible aux douces et bonnes paroles de son frère, qui essayait de lui donner quelque espoir.

— Non, non, lui dit-il d'une voix étranglée par la fureur, elle me hait...

La cloche qui annonçait l'heure des repas à Montmorin vint arracher Hector à sa noire mélancolie.

Tout d'abord, frissonnant à la pensée seule qu'il allait se trouver en face d'elle, il voulait demeurer chez lui et ne point descendre à la salle à manger ; et puis, cet instinct qui pousse l'homme au-devant de la souffrance, l'emporta. Il voulut la voir ! Il songea avec une amère volupté qu'il aurait à supporter encore ce regard haineux et pleini de mépris qui l'avait poursuivi durant six années, se mêlant à tous ses souvenirs, emplissant tous ses rêves... Et il frissonna de joie et de terreur en même temps.

Un attrait invincible l'entraînait !

Lorsque M. le comte Hector de Maltevert entra dans la salle à manger, tous les cohéritiers s'y trouvaient déjà.

Chacun d'eux, à l'exception des Franquépées, qui continuaient à bouder la comtesse comme une femme mésallée, chacun d'eux, disons-nous, s'empressait auprès de la belle comtesse, laquelle avait dépouillé son humeur soucieuse et faisait les honneurs du souper avec une grâce parfaite.

M. de Nosrhéac était adorable de laisser aller régence et d'anacronisme ; sa conversation était un madrigal sans fin qu'il tournait galement en regardant la belle veuve.

M. le chevalier Arthur de la Barillère prenait avec elle un ton protecteur du meilleur augure et qui sentait son futur beau-père d'une lieue.

Et M. Charles Anacharis, le timide fiancé, tressaillait d'aise et passait par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel en voyant le digne auteur de ses jours si bien conduire les négociations.

Quant au commandant, il avait entamé conversation avec l'aînée des Franquépées, qui, malgré leurs divergences en matière d'opinion, était enchantée de trouver à qui parler et daignait adresser la parole à l'officier de Bonaparte.

Pour Bontemps de Saint-Christol, il n'avait et professait *in petto* peu d'estime pour les gens qui causent à table et perdent ainsi un temps précieux.

La comtesse fut frappée du visage abattu d'Hector, lorsque le comte vint la saluer ; elle devina qu'il avait souffert, et elle en eut pitié.

Aussi son sourire, ce sourire qu'elle lui adressa comme à son cousin, fut-il exempt de ce mépris dont elle l'avait accablé la veille.

— Bonjour, mes cousins, dit-elle, les saluant tous deux avec sa grâce habituelle.

Cet accueil fit bondir le cœur du comte dans sa poitrine, et il lui sembla que sur sa plaie saignante un baume tombait goutte à goutte.

Durant le repas, il osa lui adresser quelquefois la parole d'une façon insignifiante, et elle lui répondit ; et sa voix était calme, sans aigreur, indifférente comme la voix de ceux qui ne sont livrés à aucune préoccupation, à aucun souvenir poignant.

— Aurait-elle donc oublié ? pensa-t-il.

Mais le regard dont elle l'avait enveloppé la veille pesait encore sur le cœur d'Hector comme une pointe d'épée, et cette illusion d'une seconde pouvait-elle résister à un pareil souvenir ?

Si le souper de la veille avait été froid et compassé, celui du lendemain en revanche fut d'une gaieté charmante ; et la comtesse proposa aux convives une promenade dans le parc.

— La nuit, dit-elle, sera magnifique et tiède comme une nuit d'été, et c'est chose charmante que se promener au clair de lune.

Sans doute, M. le marquis de Nosrhéac avait songé déjà à offrir son bras à la comtesse pour lui continuer sa cour, tandis que M. le chevalier Arthur de la Barillère méditait, de son côté, de forcer la belle veuve, par une manœuvre savante, à prendre celui du jeune Anacharis ; alors, peut-être, que madame Durand, qui prévoyait cet empressement de ses soupirents, comptait s'appuyer sur M. de Verteuil ; lorsque Hector de Maltevert, obéissant à cet accès d'audace désespérée qui, bien souvent, transforme les vaincus en triomphateurs, dit à la comtesse à mi-voix, mais de façon à être entendu et pour qu'il ne pût être refusé :

— Ma cousine me refusera-t-elle d'accepter mon bras pour cette promenade qu'elle a proposée ?

La comtesse tressaillit à cette brusque proposition. Cependant elle domina son trouble sur le champ :

— Non, certes, monsieur mon cousin, répondit-elle. Nous avons, du reste, bien des souvenirs d'enfance à nous rappeler.

Et la comtesse se leva de table, et, sans hésitation aucune, elle prit le bras d'Hector de Maltevert, au grand désappointement du vieux marquis, du chevalier Arthur et de son fils.

M. de Verteuil aurait bien voulu suivre la comtesse, mais il était retenu par M. de Franquépée aîné, lequel venait de faire en lui une découverte qui l'avait comblé de joie, en lui faisant oublier à moitié que le commandant servait l'Empire.

M. de Verteuil savait le blason !

Or, non seulement M. de Franquépée faisait de cette science le cas que tout bon gentilhomme en doit faire, mais encore il ne savait absolument rien en dehors. Le seul livre qu'il eût jamais étudié était une grammaire héraldique.

— Laissons donc ces jeunes fous s'enrhumer, avait-il dit au commandant ; nous sommes fort bien ici. D'ailleurs, il n'est meilleure digestion que celle qui se fait à table.

Et M. de Franquépée aîné qui, décidément, représentait à Montmorin le parti de l'opposition vis-à-vis de madame Durand, retint, bon gré, mal gré, M. de Verteuil à la salle à manger.

Quant à M. Bontemps de Saint-Christol, il fit un signe intelligent à Pandrille, lequel lui fit rapporter un certain gâteau de Savoie pour lequel l'honnête gentilhomme avait plusieurs fois cligné de l'œil, ce qui, chez lui, était un signe non équivoque de satisfaction.

IV

Cependant, et malgré la répulsion secrète que lui inspirait Hector de Maltevert, la comtesse s'était appuyée sur son bras et s'était laissé entraîner au fond du parc, vers cet endroit même où, la veille, il avait raconté à son frère l'histoire étrange de son amour pour elle. Le cœur d'Hector battait à rompre sa poitrine, et ce ne fut qu'au bout de quelques instants de silence qu'il parvint à dominer l'émotion qui le serrait à la gorge.

— Vous souvient-il, madame, dit-il alors, que dans notre première enfance, avant cette révolution terrible qui nous a chassés de France, nous nous rencontrions en automne au château d'Arcy ?

—Oui, répondit la comtesse, j'avais huit ou neuf ans alors ; vous en aviez douze peut-être.

—C'est cela même... madame.

Et le comte soupira.

—Ah ! dit-il, les événements, les révolutions, ne nous avaient point séparés encore, alors ; vous étiez la fille du baron de Villemur, et le baron de Villemur était le frère du comte de Maltevert, mon père.

—Monsieur, répondit la comtesse, je ne crois pas que les événements politiques aient le pouvoir de briser les liens du sang.

—Vous croyez ? fit le comte avec un tressaillement de joie.

—Non, certes, dit-elle avec calme.

—Ainsi vous vous souvenez de notre enfance, des projets de nos pères...

—Quels projets ? demanda la comtesse.

—Oh ! murmura-t-il, ces projets ne sont plus réalisables aujourd'hui.

Madame Durand garda le silence.

—Ainsi, reprit le comte, les instincts sacrés de la famille ne sont point morts en vous, madame, en dépit de ce mariage qui vous a fait passer de notre camp dans le camp de l'ennemi ?

—Mais, mon cousin, interrompit la comtesse avec un calme parfait, laissez-moi donc me défendre un peu sur cette fameuse accusation de mésalliance dont m'accable notre famille, et qui m'attire la bouderie de MM. nos cousins de Franquépée.

—De vieux imbéciles ! murmura le comte avec colère.

—J'ai épousé le colonel Durand, depuis général, poursuivit-elle, parce qu'il était beau, brave, dévoué à la France et que j'ai aimé...

Ce dernier mot pénétra comme un fer rouge au cœur du comte.

—Oh ! dit-il, ne parlez point ainsi, madame.

—D'ailleurs, si mon mariage m'a fait taxer de défection, ne peut-on vous faire un reproche plus sérieux, à vous ?

—Je vous comprends ! s'écria le comte saisissant avec empressement cette occasion qui se présentait pour lui d'arriver peut-être à discuter ce mépris dont la comtesse l'accablait, et qui semblait provenir de sa naturalisation à l'étranger ; je vous comprends, madame, vous allez me reprocher de servir l'Autriche ?

—Peut-être... dit-elle.

—Ah ! dit-il avec une sourde ironie, croyez-vous que je puisse aimer cette nation française qui a fait tomber la tête de mon roi, emprisonné les vieillards et les femmes, envoyé nos pères à l'échafaud après leur avoir volé leurs biens ? Eh bien ! oui, madame, la Révolution de 89, c'est mon opinion, a délié tout gentilhomme du serment de fidélité envers la patrie. Je ne suis plus Français, je suis Autrichien ; et la franchise avec laquelle je le proclame devrait m'épargner ce mépris dont vous m'accablez depuis si longtemps.

—Depuis si longtemps ? fit la comtesse avec un calme parfait ; vous êtes fou, monsieur ; je ne suis ici que depuis hier soir.

Hector sentit un frisson d'angoisse parcourir ses veines. Il regarda la comtesse ; elle était souriante et calme...

—Mon Dieu ! dit-il, avez-vous donc oublié ?... Ah ! ce regard, ce sourire de mépris dont vous m'avez accablé... il y a six ans... dans la Forêt Noire...

—Monsieur, interrompit la comtesse, je crois, je vous le répète, que vous êtes fou, et j'ignore ce que vous voulez dire...

Hector poussa un cri et jeta sur elle ce regard égaré de l'homme qui croit commettre une méprise. Un moment, à la vue de cette femme souriante, froide, contenue, qui levait les yeux sur lui sans pâlir, il crut être le jouet d'un rêve ou plutôt être abasé par une de ces ressemblances fatales comme il en existe quelquefois ; mais ce doute eut la durée d'un éclair.

—Non, non, dit-il, c'est bien vous ! vous, madame, que j'ai vue, conduite prisonnière dans la maison d'un garde-chasse ; vous dont j'ignorais le nom et vers qui, m'entraîna-

sur l'heure une passion fatale ; vous, enfin, madame, que j'ai eu l'infamie d'outrager, et qui m'avez puni...

La comtesse gardait le silence, et il y avait tant de repentir et de douleur dans la voix d'Hector, qu'elle se sentait émue.

—Ah ! plutôt à Dieu que ces doux balles qui ont déchiré ma poitrine m'eussent donné la mort ! continuait-il avec exaltation ; plutôt à Dieu, madame, que je ne me fusse jamais souvenu... car, acheva-t-il d'une voix étouffée, depuis lors je vous aime, madame ; depuis cette heure fatale votre nom erre sur mes lèvres sans cesse, votre image est toujours vivante au fond de mon cœur ; et hier, j'ai cru, en vous reconnaissant, que j'allais mourir de douleur et de joie en même temps...

—Assez, monsieur, interrompit froidement la comtesse.

Et puis elle l'enveloppa, une fois encore, de ce regard chargé de mépris qui lui mettait le désespoir au cœur :

—Je voulais oublier, ajouta-t-elle, et mon oubli était un pardon. Mais vous venez me parler d'amour, monsieur, à moi que vous avez voulu traiter comme la femme du vaincu... Ah ! c'est trop d'audace, en vérité ! et vous oubliez qu'entre vous et moi, les événements, comme vous dites, ont creusé un abîme ! D'ailleurs, acheva-t-elle avec un sourire d'une mortelle ironie, vous êtes Autrichien, monsieur, et je suis demeurée Française !

Hector était devenu pâle de colère et de honte en écoutant la rude apostrophe de la comtesse. Aucun mot ne put jaillir de sa gorge crispée par l'émotion, et il se contenta de porter la main à son cœur par un geste désespéré.

Un moment il chancela comme un de ces grands arbres déracinés par la tempête et qui n'attendent que pour s'abattre sourdement sur le sol qu'un dernier souffle de vent ; et comme eux, sans doute, il fût tombé aux pieds de cette femme qui tuait ainsi son amour et ses espérances d'un seul mot, si à quelques pas, derrière la comtesse, une silhouette d'homme ne se fût brusquement dessinée.

Alors cet homme, en l'âme de qui l'orgueil avait d'énergiques racines, cet homme foudroyé et qui semblait appeler la mort à son aide, retrouva la vie, le mouvement, la parole, comme par enchantement ; il se redressa fier et hautain d'abattu qu'il était, un sourire où la haine imprimait son stigmate implacable, arqua ses lèvres ; et lorsque M. de Verteuil s'approcha d'eux, il avait l'attitude la plus naturelle du monde. Seulement, il avait eu le temps d'adresser à la comtesse un de ces regards gros d'orages où le désir de la vengeance l'emporte enfin sur l'amour.

C'était, en effet, M. de Verteuil qui, débarrassé enfin de M. de Franquépée aîné, et inquiet de savoir la comtesse au bras de son cousin, venait la rejoindre.

—Mille pardons, madame, dit-il en saluant Hector avec une froide courtoisie, troublerais-je un entretien confidentiel ?

—Nullement, répondit la comtesse. Nous causions de l'Allemagne avec M. de Maltevert.

—En effet, dit Hector en rendant le salut.

—De la Forêt Noire... poursuivit madame Durand.

Hector tressaillit de colère, et regarda le commandant ; il crut voir un sourire indéfini éclairer à demi son visage. Ce sourire était une raillerie sourde.

—Ah ! pensa le comte hors de lui, mais dissimulant encore sa fureur, il a mon secret.

—En effet, dit alors le commandant, M. le comte a parcouru la Forêt Noire en tous sens, je crois.

Ces mots, prononcés d'un ton moqueur, ne laissaient plus de doute au comte. Le commandant avait reçu les confidences de madame Durand.

—Ah ! murmura celui-ci en lui-même, je tiens donc ma vengeance. Voyons si elle m'humiliera toujours impunément.

Et M. de Maltevert toisa insolemment M. de Verteuil.

—Vous avez une excellente mémoire, je m'en aperçois, monsieur.

Le commandant s'inclina.

—Vous trouvez ? dit-il.

—J'en suis persuadé, monsieur, et j'en suis affligé pour vous.

—En vérité ! ricana M. de Verteuil.

—Oui, dit le comte, car madame Durand, que voilà, et qui, je le vois, n'a point de secrets pour vous, doit vous avoir raconté notre rencontre dans la Forêt-Noire.

La comtesse recula d'un pas, stupéfaite de l'audace d'Hector.

—Et cela, poursuivit-il avec un calme où perçait sa froide et terrible irritation, avec de minutieux détails, sans doute...

—Peut-être... murmura M. de Verteuil, non moins étonné.

—En ce cas, monsieur, reprit Hector, toujours calme et poli, je vous plains réellement de posséder une excellente mémoire.

—Pourquoi, s'il vous plaît ?

—Parce que vous vous souvenez bien certainement de tous ces détails, ce qui m'est fort désagréable.

—Je le comprends, fit le commandant avec un sourire hautain.

—Or, acheva Hector, quand un homme possède un secret qui me concerne, cet homme me paraît de trop en ce monde...

Et le comte, jetant à sa cousine un regard de triomphe, tira délicatement un de ses gants et le laissa tomber aux pieds du commandant.

Madame Durand poussa un cri.

—Mon Dieu ! madame, lui dit-il froidement, je ne puis pas demander à une femme raison de l'outrage qu'elle vient de me faire ; il est des regards qui soufflent et des sourires qui tuent... Vous m'avez souffleté tout à l'heure, et peut-être en mourrai-je... laissez-moi donc mourir à moitié vengé.

La comtesse était pâle et si émue qu'elle ne put prononcer un mot.

—M. le comte de Maltevert a raison, dit le commandant en relevant le gant qui gisait à ses pieds ; c'est moi qui vous vengerais, madame.

Puis, il regarda Hector.

—Je suis à vos ordres, dit-il. Demain au point du jour, si vous voulez... là-bas, au bord du Cousin... l'épée ou le pistolet... peu importe !

—Allons donc, monsieur ! s'écria le comte en riant au nez du commandant avec une mortelle ironie, n'allez-vous pas dormir avec mon gant en guise d'oreiller ? Je sais bien que les Français d'aujourd'hui ont des façons singulières de tirer vengeance d'une insulte. Ils attendent au lendemain, après s'être choisis des témoins. Autrefois, monsieur, quand il y avait une noblesse en France, deux gentilshommes pris de querelle dégainaient sur-le-champ, sous un réverbère ou au clair de lune.

Et le comte porta la main à la garde de son épée.

Un nouveau cri, cri d'angoisse et de terreur, échappa à la comtesse.

—Madame, lui dit Hector, vous savez le motif de la querelle, pourquoi ne nous serviriez-vous pas de témoin ?

—Soit ! dit M. de Verteuil en dégainant à demi son épée.

Les trois personnages de cette étrange scène se trouvaient alors à l'extrémité nord du parc, dans le lieu le plus sauvage et le plus isolé.

Aucun des cohéritiers n'avait dirigé sa promenade vers cet endroit, et les deux champions étaient parfaitement seuls, en présence de madame Durand, chez laquelle la nature féminine avait repris le dessus et qui tremblait comme ces feuilles d'automne que les brises de novembre détachent des grands arbres jaunés et dépouillés.

—Voyons, monsieur, dit le comte, hâtons-nous ; on peut venir... et il ne faut pas mettre tout le château dans les secrets de la Forêt-Noire que vous possédez si bien.

—A vos ordres, répondit le commandant.

Les deux adversaires s'éloignèrent de quelques pas et mirent l'épée à la main.

La vue des épées nues sembla rendre à la comtesse, en lui arrachant une nouvelle exclamation d'effroi, un peu de cette

énergie et de cette présence d'esprit dont elle avait tant de fois donné des preuves. Elle se jeta entre le comte et M. de Verteuil, et leur dit :

—Arrêtez ! vous ne vous battez pas !

—Impossible ! murmura le commandant.

—Allons donc ! fit le comte.

—Messieurs, dit-elle avec une émotion qui la rendait mille fois plus belle encore, je suis la cause de cette querelle, j'ai bien le droit d'en prévenir les suites. Vous, monsieur de Verteuil, au nom de notre vieille amitié, obéissez-moi... Vous, monsieur, si tout à l'heure je vous ai blessé, outragé, pardonnez-moi...

Et la comtesse prit une attitude suppliante vis-à-vis d'Hector.

Une heure auparavant, M. de Maltevert eût tressailli de joie et se fût estimé le plus heureux des hommes en voyant la fière comtesse humble et suppliante devant lui ; mais à présent elle avait comblé la mesure du dédain et de l'insulte, et, à son tour, le comte était implacable.

—Madame, dit-il froidement, vous ne voudriez pas, j'imagine, me laisser supposer que M. de Verteuil est plus encore votre ami qu'on le croit, en descendant avec moi jusqu'à la prière pour ménager ses jours.

Cette fois le comte se vengeait et rendait ironie pour ironie, dédain pour dédain, outrage pour outrage...

La comtesse jeta un cri de fureur ; le rouge de la honte monta à son front, et elle s'écria, en regardant M. de Verteuil :

—Oh ! maintenant, monsieur, maintenant battez-vous, et tuez cet homme qui me calomnie, tuez-le !

Et Hector de Maltevert la vit redevenir cette femme hautaine et dédaigneuse qu'il avait vue, six années auparavant, le braver de son regard et de son sourire.

Elle s'écarta de quelques pas, calme, froide, irritée ; et croisant ses bras sur sa poitrine, elle voulut voir ce combat et faire des vœux pour le défenseur de sa réputation d'honnête femme.

Le comte et M. de Verteuil mirent l'épée à la main et s'attaquèrent avec une fureur, un acharnement inouïs ; et, pâle d'angoisse et d'émotion, madame Durand put entendre pendant quelques minutes le bruit du fer croisant le fer, et celui des respirations pressées et haletantes des deux adversaires.

Mais il arriva alors ce qui arrive presque toujours en affaire de duel, l'insulteur se trouva l'heureux et l'habile ; l'offensé, celui qui semblait avoir le droit pour lui, fut le vaincu.

Pendant sa brillante et courte carrière militaire, M. de Verteuil avait peu hanté les salles d'armes et négligé l'escrime pour la lutte plus glorieuse des champs de bataille ; M. le comte de Maltevert, au contraire, avait obéi à toutes les traditions du gentilhomme ; il tirait comme feu Saint-Georges lui-même.

Le commandant, profitant d'un moment où son adversaire se découvrait à demi par une feinte habile, se fendit à fond ; mais l'épée du comte revint à la parade, détourna le coup, et, atteint lui-même en pleine poitrine, M. de Verteuil tomba en laissant échapper son épée.

La comtesse jeta alors un cri terrible, un seul !

Ce cri était un anathème jeté à la face du vainqueur, et il perça le cœur du comte, bien mieux que n'eût pu le faire l'épée de son adversaire.

Au cri de la comtesse, on accourut de tous les côtés, tandis qu'elle se penchait avidement sur le blessé.

M. de Verteuil respirait encore, et il n'avait point perdu connaissance.

—Merci ! dit-il, ce n'est rien... je n'en mourrai pas !

Le marquis de Noshéac et M. de Franquépée jeune furent les premiers qui arrivèrent sur le théâtre du combat ; puis, derrière eux, le vicomte de Maltevert, le jeune Anacharsis de la Barillère et Pandrille. Et tous s'arrêtèrent un instant, frappés de stupeur à la vue de cette femme désolée, se penchant sur cet homme baigné dans son sang tandis que stupide, sans voix, sans regard, le vainqueur demeurait immobile appuyé sur son épée fumante.

Le comte Hector comprenait qu'il venait d'élargir encore cet abîme qui le séparait de celle qu'il aimait.....

On transporta le commandant au château. Là, Pandrille, qui avait acquis autrefois et à ses propres dépens quelques connaissances en chirurgie, déclara que la blessure, bien que profonde, n'était point mortelle, et que M. de Verteuil en serait quitte pour garder le lit quelques jours.

Alors seulement la comtesse respira, et ses beaux yeux pleins de larmes brillèrent d'un éclair de joie...

Ces larmes et cette joie furent, pour M. de Franquépée aîné, une bonne fortune de mélancolie.

—Vous le voyez, messieurs mes cousins, dit-il à ceux des cohéritiers qui s'étaient rassemblés dans la salle à manger, cela ne fait plus l'ombre d'un doute pour moi ; notre belle cousine et l'officier de Bonaparte... Vous comprenez ?

À ces mots, M. de Nosrhéac eut froid au cœur et sentit fondre le fard de ses joues...

Et M. le chevalier Arthur de la Barillère s'écria, indigné : —Ah ! messieurs mes cousins, quelle abomination ! Quand on songe que j'aurais eu la faiblesse, peut-être, de permettre à mon fils de l'épouser.

—Mais, hasarda M. le vicomte de Franquépée, en levant sur son aîné un regard timide, sait-on la cause du duel ?

Raoul de Maltevert se chargea de répondre, car il entra précisément dans la salle.

—Messieurs, dit-il, M. de Verteuil a gravement insulté mon frère, à propos de politique, et mon frère a dû venger son honneur. Du reste, le commandant et lui se sont rencontrés en Allemagne, au siège de Vienne, et leur animosité date de longtemps.

L'explication était satisfaisante, personne ne s'avisa d'en révoquer en doute la véracité. Il n'y eut que M. de Franquépée aîné qui ajouta :

—Il est fort gentil, ce M. de Verteuil, mais, après tout, c'est un officier de Bonaparte, et vous avouerez, messieurs mes cousins, qu'après ce que nous savons de ses relations avec une femme qui, hélas ! est notre parente, nous serions trop bons, en vérité, de le plaindre plus qu'il ne le faut.

—Amen ! murmura le vieux marquis de Nosrhéac, qui enrageait d'avoir vu pleurer la comtesse.

—Qui sait s'il n'en mourra pas ! murmura le timide Anacharsis de la Barillère, que l'amour rendait féroce et qui eût voulu voir le commandant cousu dans son linceul.

—Allons donc ! répondit Pandrille qui entra, il sera sur pied dans huit jours, et à la disposition de chacun, ajouta l'intendant d'un ton significatif, en regardant du coin de l'œil le timide Anacharsis.

Le rejeton de M. le chevalier Arthur de la Barillère se sentit l'épée du commandant traverser sa poitrine.

VI

Au moment où on transportait le blessé au château, madame Durand s'était approchée du comte immobile et muet.

—Il y a une heure, lui dit-elle à l'oreille, je vous méprisais ; maintenant, je vous hais !

Et elle passa fière, hautaine, dédaigneuse, empoisonnant ainsi ses fruits amers de la vengeance que le comte s'appropriait à savourer.

Et frappé de cette malédiction, sûr désormais de cette haine vivace et inextinguible, persuadé que Dieu lui-même serait impuissant maintenant à le rapprocher de cette femme qu'il aimait toujours, Hector de Maltevert s'enfuit et erra pendant une heure comme un fou, la tête nue, les vêtements en désordre, son épée sanglante à la main, à travers les massifs du parc.

Ce fut là que son frère Raoul le rejoignit.

—Viens, lui dit Hector, quittons ce château ; fuyons-la, fuyons la France... allons si loin que son souvenir ne puisse m'y suivre...

—Et le diamant, le laisserons-nous donc ? demanda Raoul. Ce mot fut pour le comte comme un éclair traversant la nuit orageuse de son cœur.

—Oui, dit-il, tu as raison, il faut trouver le diamant ! il le faut !

Et alors, une seconde fois, foulant aux pieds son amour, le comte vit luire à travers l'avenir les cimes stériles et dénudées, mais étincelantes au soleil de la faveur, de ces hauteurs qu'on nomme l'ambition. Et se dressant sur les ruines de cette passion, la seule qui eût jamais étreint son cœur, il redevint l'homme froid, hautain, implacable ; l'ambitieux qui écraserait du pied le monde, si le monde le gênait dans sa marche et à qui il fallait, à tout prix, le diamant du commandeur, parce que ce diamant devait être le talisman de sa fortune politique.

Et puis un sourire superbe, qui eût jeté l'épouvante au fond du cœur de la comtesse, passa sur ses lèvres blémies :

—Oh ! dit-il, je me vengerai !

VII

Huit jours s'étaient écoulés.

Huit jours encore séparaient les cohéritiers de l'ouverture du testament de feu M. le commandeur de Montmorin.

Maître Pandrille s'appropriait à rendre ses comptes, on le devinait à son visage qui, chaque jour, devenait plus solennel. Pandrille avait fini par croire à son importance et à sa dignité ; il avait acquis des manières si courtoises et de si haute façon que le vulgaire aurait pu supposer un descendant des Bourdin, tous gargotiers de père en fils, le vrai rejeton de quelque noble lignée, un peu cousine des ducs de Bourgogne et alliée par les femmes aux fleurs de lys de France.

Le secret désespoir de Pandrille était de n'être pas né. Cette pensée empoisonnait la rotundité de son existence, et mêlait toujours quelques gouttes d'absinthe ou du vinaigre à ces bons vins bourguignons que le drôle dégustait en fin connaisseur, et dont il abusait même, prétendaient les méchantes langues.

La rencontre du comte Hector et de M. de Verteuil avait, par sa sanglante issue, bouleversé le genre de vie premier des cohéritiers.

D'abord, MM. de Maltevert avaient cessé de paraître aux repas communs et se faisaient servir dans leur appartement particulier, chaque soir à leur retour de la chasse.

Depuis qu'il avait la certitude de la ruine de ses espérances, Hector fuyait le château le plus possible et n'y revenait que pour chercher le diamant.

Mais bien qu'ils eussent bouleversé le manoir, et en dépit du précieux renseignement qu'ils possédaient déjà, les deux frères n'avaient point encore trouvé l'entrée du souterrain.

La comtesse passait une partie de la journée au chevet de M. de Verteuil qui était condamné à garder le lit quelques jours encore ; et si l'affection de sœur qu'elle lui avait vouée n'eût été suffisante à l'y retenir, peut-être un autre motif, une raison mystérieuse et secrète eût-elle fait préférer à la comtesse cette chambre de malade aux plus verts ombrages des environs de Montmorin.

Pendant les premières nuits, un peu de délire s'était souvent manifesté chez M. de Verteuil, et la comtesse n'avait point été seule à veiller auprès de lui.

Jean était accouru, dès le premier jour, et il avait prodigué ses soins au blessé avec ce généreux empressément de la jeunesse, avec ce cœur noble et bon qu'il tenait de son père le commandeur.

Or, Jean aimait la comtesse ; et le commandeur eut-il été pour lui l'homme le plus indifférent du monde, l'adolescent eût encore trouvé un charme sans pareil à le soigner, puisqu'il y était aidé par elle.

Alors à ce chevet de malade, s'était établie une sorte de douce intimité entre les deux amants et le blessé. Madame

Durand n'osait encore s'avouer l'état de son cœur, — Jean eût préféré mourir que laisser échapper un aveu ; mais M. de Verteuil avait tout deviné, et il échangeait parfois un regard d'intelligence avec le bon Pandrille, qui venait le panser deux fois par jour et souriait de bonheur en voyant se réaliser une des plus chères espérances de feu son maître.

— L'ombre de M. le commandeur, pensait-il, doit tressaillir de joie.

Quelquefois, par une belle matinée, lorsque le commandant manifestait le désir de se trouver, seul quelques heures, la comtesse et Jean préparaient leur volée.

Et c'était chose charmante, alors, que voir les deux jeunes gens s'en allant au bras l'un de l'autre, sur les pelouses vertes du parc, au long des sentiers fleuris, sous les futaies ombreuses...

Et tout cela au grand scandale de MM. les cohéritiers.

Car, si les deux Maltevert vivaient dans une solitude absolue, et quittaient Montmorin dès le point du jour, pour n'y revenir qu'à la nuit, et s'y livrer à leurs recherches toujours infructueuses ; si madame Durand ne paraissait plus aux repas de famille, les autres collatéraux de feu M. le commandeur continuaient à descendre ponctuellement à l'heure dans la salle à manger, et s'y mettaient religieusement à table sous la présidence du marquis de Nosrhéac, lequel avait pris la place d'honneur en l'absence des Maltevert.

Or, la comtesse défrayait journellement, la conversation de ces messieurs.

M. le chevalier Arthur de la Barillère fulminait contre elle les plus sanglants anathèmes depuis qu'il désespérait d'en faire sa bru.

Le marquis, trop fidèle aux traditions galantes et courtoises de l'ancien régime, prenait alors la défense de la belle veuve, et il le faisait en des termes tels, il jouait si bien la maladroite par excès de zèle, qu'il semait son plaidoyer des plus noires calomnies, et cela sans y prendre garde en apparence.

M. de Nosrhéac n'avait pas renoncé, sans désir de vengeance, à ses projets matrimoniaux.

M. le comte de Franquépée qui, dès le premier jour, avait levé le drapeau de l'opposition contre la parente mésalliée triomphait donc en voyant ses cousins revenir à son opinion ; mais son triomphe fut tout à fait complet lorsque, un soir, M. le chevalier Arthur de la Barillère apparut, au milieu du déjeuner, comme un messager de néfaste augure.

Le bonhomme était rouge d'indignation : il suait et souffrait d'une façon lamentable dans sa courte obésité.

— Ventre de biche, messieurs mes cousins, s'écria-t-il hors de lui, en voici bien d'une autre !

— Qu'est-ce donc ? demanda le marquis.

— Messieurs, dit le chevalier, reprenant haleine, s'asseyant et s'essayant le front, quand les races dégèrent, elles ne dégèrent jamais à moitié.

Ces paroles, emplies d'une prophétie sinistre, soulevèrent la curiosité générale, et l'on prêta une oreille attentive au chevalier Arthur.

— Ah ! reprit-il, si sévèrement que nous eussions déjà jugé la comtesse Durand, nous étions encore au-dessous de la vérité.

— Hein ? fit l'ainé des Franquépées dressant l'oreille comme un cheval de bataille qui entend le clairon, allez vous, mon beau cousin, nous apprendre quelque équipée nouvelle de cette aventurière ?

— Ah ! interrompit hypocritement le marquis de Nosrhéac, je proteste contre votre mot. Je veux bien admettre que la comtesse ait eu quelques aventures galantes, mon Dieu ! qui n'en a pas ! mais après tout, messieurs mes cousins, c'est une Maltevert !

— Hé ! oui, murmura le chevalier Arthur dont l'indignation croissait, c'est une Maltevert, et c'est ce qui fait notre honte.

— Expliquez-vous donc, beau cousin ? ricana l'ainé des Franquépées.

— Oui... oui, expliquez-vous, murmura son cadet, ou frère soumis et imitateur passionné de son aîné.

— Eh bien ! messieurs, dit le chevalier qui suspendait ses paroles pour en doubler l'effet dramatique, ce n'était point assez que cette femme dégénérée et sans pudeur se fût mésalliée, ce n'était point assez encore qu'elle vint ici nous donner le scandale de sa conduite avec un officier de Bonaparte...

— Qu'est-ce donc ? mon Dieu ! demanda-t-on à la ronde.

— Ecoutez, écoutez bien, reprit le narrateur dont la voix devenait sombre et solennelle comme s'il eût joué la tragédie.

Le silence fut tel qu'on n'entendit plus dans la salle que le bruit affairé des mandibules de M. Bontemps de Saint-Christol, lequel continuait à manger et ne pensait pas que les méfaits de la comtesse lui dussent faire perdre un coup de dent.

— Vous savez bien cet enfant naturel, ce bâtard, ce péché de jeunesse de feu notre parent le commandeur...

— Jean ! exclama-t-on.

— Oui, ce petit misérable, ce drôle que nous avons le désagrément de rencontrer quelquefois...

— Eh bien ?

— Eh bien ! voici que la comtesse, foulant aux pieds toute pudeur, tout orgueil de famille, tout préjugé du sang et de caste, a lié connaissance avec lui, qu'elle sort appuyée à son bras...

— Messaline ! exclama l'ainé des Franquépées indigné.

— Ah ! ricana M. le chevalier Arthur de la Barillère, messieurs et chers parents, préparez-vous au bouquet, au joli mot au feu d'artifice de la comédie ! Je n'ai rien dit encore...

Et le vindicatif bonhomme s'arrêta malicieusement. Pendant dix secondes, chacun des cohéritiers se demanda si la comtesse n'avait point, en collaboration avec Jean, assassiné, pillé et incendié.

— Elle s'appuyait sur son bras, continua M. le chevalier Arthur de la Barillère, et elle l'appelait *mon cousin* !...

À ces derniers mots du chevalier, la salle faillit crouler, ébranlée par les imprécations et le cri d'horreur des cohéritiers.

Bontemps de Saint-Christol lui-même faillit laisser échapper sa fourchette. Mais il se remit promptement de cette chaude alarme, et attaqua un pâté de venaison qui courait risque de n'être point entamé, tant était grande la stupeur et l'indignation de convives.

— Messieurs et chers parents, dit alors le comte de Franquépée, lorsque le silence se fut un peu rétabli, ne trouvez-vous pas que lorsqu'une famille est ainsi déshonorée par l'un de ses membres, ce membre en devrait être impitoyablement retranché ?

— Oui, oui, répondit-on.

— Et si, au lieu de vivre en un temps aussi calamiteux que le nôtre, nous vivions à une époque d'honneur et de chevalerie, et que justement indigné, le roi nous autorisât à faire enfermer au convent pour le reste de ses jours la femme qui nous déshonore, quelqu'un de vous s'y opposerait-il ?

— Non, non ! répondirent encore plusieurs voix.

Mais, en ce moment, un nouveau personnage parut.

C'était le comte de Maltevert, que l'on n'avait pas revu depuis son duel avec le commandant.

À sa vue tous les cohéritiers se levèrent avec empressement. De cet homme, bouleversé par la passion, que nous avons vu naguère, à celui qui venait ainsi surprendre les imprécations des cohéritiers contre la comtesse, il y avait tout un monde de distance.

Hector de Maltevert était froid, calme, railleur, un sourire hautain errait sur ses lèvres ; il fonettait la tige de ses bottes d'une façon impertinente, avec le bout de sa cravache.

— Hé ! hé ! messieurs mes cousins, dit-il, il me semble que vous allez bien loin ?

— Non, non ! s'écrièrent les Franquépées.

— Au fait !... murmura le vieux Céladon en tordant sa moustache teinte.

— Ce serait justice ! exclama le chevalier Arthur de la

Barillère, qui ne pardonnait pas à la comtesse l'idée qu'il avait eue d'en faire sa bru.

—Ainsi donc, reprit Hector souriant toujours, si l'un de nous plus hardi que les autres, pénétré de la sainteté des loix de la famille, que cette femme transgresse, la main sur la conscience, invoquant ses aïeux et leur antique honneur, décidait en leur nom qu'il faut retrancher de la société et de la famille ce membre qui déshonore la famille, vous l'approuveriez ?

—Oui, dirent quelques voix.

—Si, nous érigeant en tribunal suprême, poursuit le comte, nous condamnions cette femme à une réclusion perpétuelle, approuveriez-vous cette condamnation ?

—Parbleu ! dit l'aîné des Franquépée, l'honneur de la famille avant tout.

—Messieurs, dit Hector devenu sérieux et grave, de railleur qu'il était, vous me prouvez une fois de plus que bon sang ne meurt pas, et vous venez de condamner la coupable. Seulement nous oublions que le roi est en exil, et que le gouvernement de Buonaparte ne sanctionnerait point notre condamnation.

—C'est une condamnation par coutumace, dit M. de Noshéac.

Le mot fut trouvé charmant et fit rire les convives. Bontemps de Saint-Christol lui-même cligna d'un œil approbateur, abrité à demi qu'il était derrière une énorme croûte de pâté de venaison.

—Adieu, messieurs, dit le comte, je cours un sanglier aujourd'hui, et le rendez-vous est pour midi.

Le comte rejoignit son frère et lui prit le bras :

—Mon cher, lui dit-il, sais-tu bien que je tiens ma vengeance ?

—Ah ! dit Raoul.

—Oh ! ricana le comte, tôt ou tard, madame, vous vous repentirez de m'avoir foulé aux pieds... Ah ! si nous avions le diamant !...

Un projet sinistre venait de germer tout à coup, grâce à la conversation tumultueuse des cohéritiers, dans le cerveau du comte Hector :

—Elle sera à moi ! s'était-il dit.

VIII

A partir de ce jour, Hector de Maltevert ne reparut plus à la salle à manger. Il chassait ou demeurait dans son appartement, paraissant se soucier fort peu de la conversation et du commerce de ses vieux parents.

Peut-être tramait-il quelque audacieuse entreprise, tout en continuant à chercher le précieux diamant.

A cette tristesse morne et nuageuse qui couvrait le front du comte, une sorte de gaieté factice et fébrile semblait avoir succédé ; parfois un ironique sourire armait ses lèvres, parfois il se prenait à murmurer tout bas :

—Oh ! si nous tenions le diamant ! ma vengeance serait bientôt réalisée.

Mais l'entrée du souterrain, de ce souterrain fameux qui renfermait le coffret et le diamant, cette entrée était introuvable. Et alors, pour le comte, après une nuit de recherches infructueuses, arrivaient les heures de morne découragement, de lassitude morale et physique, et il allait demander à la solitude des forêts un peu de calme et d'oubli.

Un jour, Hector de Maltevert avait quitté seul Montmorin, un fusil à double coup sur l'épaule, et à pied, contre son habitude, il s'était enfoncé dans ces grands bois qui s'étendaient à l'ouest de Montmorin, en remontant le cours du Cousin.

En cet endroit la sauvage et pittoresque nature morvandelle semblait avoir déployé tout son luxe d'horreurs splendides, toute sa coquetterie de contrée abrupte qui vise au surnom d'Ecosse française.

Le Cousin roulait avec bruit sur un lit de roches sonores, encaissé par deux chaînes de collines presque à pic, au flanc

desquelles serpentait un étroit sentier coupé en rampes brusques et souvent inégales, et que le pied seul des pâtres ou des braconniers foulait ordinairement.

Ces deux chaînes de collines étaient couvertes de bois touffus, hantés par les bêtes fauves, dans lesquels l'homme s'aventurerait rarement.

A un certain endroit, les deux chaînes de montagnes resserraient si bien la rivière, qu'elles avaient été réunies par un pont, un de ces ponts inventés par le génie du montagnard, faits d'un tronc d'arbre couché tout de son long d'une rive à l'autre, grossièrement équarri à coup de hache, et si étroit qu'il fallait être hardi et fort pour y poser le pied et passer sans frémir, sans avoir le vertige, au-dessus du Cousin qui bouillonnait et grondait, blanc d'écume, à plusieurs toises de profondeur. Pourtant, ce pont n'avait aucune utilité réelle car, en atteignant la rive opposée à celle de Montmorin, il n'aboutissait qu'à une grotte gigantesque formée par les rochers, et qui, sans lui, eût été inaccessible à l'homme.

C'était dans cette grotte que les pâtres se réfugiaient les jours d'orage et allumaient une poignée de bruyères sèches, ainsi que l'attestaient les parois du roc, noircies par la fumée.

La sauvage horreur de ce paysage avait séduit le comte, les tempêtes de son âme y écoutaient avec une joie secrète les bruits tumultueux du torrent et les pleurs désolés du vent qui s'engouffrait dans cette gorge et courbait en tout temps la cime des arbres sous son aile frémissante.

Depuis qu'il était à Montmorin, il était venu plusieurs fois jusqu'à ce pont de bois et s'était assis à deux pas. Soit dédain d'affronter un danger inutile, soit crainte de glisser en le traversant, jamais Hector de Maltevert n'avait essayé d'atteindre la grotte dont il se contentait d'admirer à distance le bizarre orifice et les noires anfractuosités. Ce fut donc vers ce lieu que le comte dirigea, ce jour-là, sa promenade solitaire ; et comme le soleil était ardent et éclairait en plein la rivière et le pont de bois, il s'assit à quelque distance sur la mousse verte et à demi caché par une touffe de hêtres.

En homme qui a passé son enfance en Allemagne, dans cette patrie des légendes brumeuses, des contes fantastiques se déroulant au milieu de ces vastes forêts de sapins où le diable élit domicile ; en dépit de son caractère ardent, ambitieux, passionné, Hector de Maltevert était rêveur et se plaisait à ces spectacles grandioses d'une sauvage nature.

Quand il s'était assis en ce lieu désert, que le bruit du torrent montait à son oreille fascinée, alors les heures s'écoulaient et il n'y prenait garde, et la nuit seule le pouvait arracher à sa douloureuse contemplation ; car, en ces moments-là, le hautain, l'ambitieux, le vindicatif Hector s'effaçait pour laisser reparaitre l' amoureux de vingt ans, pour lequel l'univers valait moins qu'un sourire, et qui eût donné sa vie pour un regard de la comtesse.

Hector s'était laissé reprendre par ce long rêve d'amour d'antant lequel il oubliait les heures, lorsqu'un bruit de pas et de voix, retentissant à quelques distances, l'arracha à sa rêverie.

Les pas étaient lents comme doivent l'être ceux de deux amoureux à qui le temps qui fuit n'importe guère, les voix étaient fraîches et veloutées comme le sont les voix de la jeunesse...

Et au son de l'une d'elles, le comte Hector frissonna de tous ses membres et sentit son sang affluer à son cœur comme pour s'étouffer...

Il avait reconnu la voix de la comtesse.

C'était elle, en effet, s'appuyant sur le bras de Jean et foulant d'un pas léger ce sentier abrupt qui courait au flanc du ravin et conduisait au pont jeté entre le coteau et la roche creuse.

—En vérité, disait-elle, vos environs de Montmorin sont merveilleux, mon cousin, et je me croirais volontiers à l'Opéra de Vienne où tous les décors représentent la Forêt-Noire. Quand vous me prédisiez un paysage des plus sauvages et des plus originaux, vous étiez encore au-dessous de la réalité...

Et madame Durand enveloppa d'un regard charmé le tor-

rent, les collines boisées, le tronc d'arbre jeté en travers du ravin, la grotte de rochers ; elle prêta une oreille ravie à ces sourds murmures de l'eau clapotant dans son lit rocaillieux, et elle s'écria enfin :

— Dieu ! que c'est beau !

Hector, caché derrière sa touffe de broussailles, écoutait, frémissant et la sueur au front, cette voix qui faisait vibrer les cordes les plus muettes de son âme, et il attendait, anxieux, le moment où elle lui apparaîtrait à travers les arbres, où il pourrait, sans être vu, la contempler à son aise.

Mais la comtesse se montra tout à coup à ses yeux, au bras de Jean, de Jean le bâtard, la honte vivante de feu le commandeur de Montmorin ; et il monta au front du comte comme un flot de sang, tant il devint rouge, et son cœur qui battait à outrance cessa tout à coup de palpiter...

ferait à coup sûr son mari, c'était l'homme qu'il avait devant les yeux.

Alors, encore, tout ce qu'il y avait d'orgueil de race, de naturel aristocratique, de préjugés consacrés par les siècles, chez cet homme qui était le chef de la branche aînée des Maltevert, et qui voyait une Maltevert lui préférer un bâtard, tout cela se révolta en lui. Le comte Hector eut le vertige... Sa main saisit son fusil, la crosse du fusil toucha son épaule, l'œil injecté de sang coucha sur le point de mire et le réunit à la tête de Jean, tandis que le doigt s'arrêtait frémissant sur la détente...

Si Jean eut été gentilhomme de nom comme il l'était de sang, certes le comte Hector eût laissé tomber son fusil, il eût couru à lui, l'eût frappé de sa main ouverte en plein visage et lui eût dit :



JEAN.

Ce n'était point assez qu'elle eût oublié son nom, son rang, sa dignité de femme, au point de reconnaître un lien de parenté entre elle et cet homme ; ce n'était point assez qu'elle lui donnât un nom qu'on pouvait lui contester armé du texte, même de la loi : elle s'appuyait encore sur lui avec cette abandon qui trahit chez la femme le secret de son cœur, et le comte éprouva tout à coup une sensation identique à celle que subirait un aveugle subitement guéri de sa cécité, dont l'œil fermé s'ouvrirait soudain et serait ébloui par cette lumière qu'il ne connaissait pas et dont il se serait fait une tout autre idée.

Et alors il comprit, il devina tout. Il comprit que la comtesse n'avait jamais été qu'une sœur pour M. de Verteuil ; qu'en le frappant, son épée avait fait fausse route ; et que celui qui régnait sur le cœur de la comtesse, celui dont elle

— Vous me tuerez ou vous serez mort dans une heure.

Mais Jean n'était qu'un bâtard...

C'est-à-dire que, du haut de son vieux droit féodal, Hector pouvait le condamner pour son insolent amour, l'étendre roide mort comme un chien enragé, une bête nuisible dont une balle débarrasse et dont le trépas ne saurait causer le moindre remords. Hector savourait sa vengeance en retardant le coup fatal qui allait le débarrasser d'un rival, et il écoutait avec une rage infernale le coquet babil de la comtesse s'extasiant sur ce site où elle avait conduit son amant, site dont il allait faire un tombeau...

Et son doigt, immobile sur la détente, ne se pressant point, son œil toujours rivé au point de mire cherchait la place où la balle irait se loger dans la tête du jeune homme qui continuait

à sourire, comme on sourit à vingt ans au bras de la femme aimée...

Un mouvement un peu brusque de la comtesse sauva momentanément son amant. Elle se retourna pour admirer le point de vue et le masqua à demi.

Hector eut peur, en faisant feu, d'atteindre celle qu'il aimait...

—Vraiment, disait la comtesse qui s'était arrêtée devant le tronc d'arbre jeté en travers du torrent, vous croyez, mon beau chevalier, que je n'oserais pas m'aventurer sur ce pont...

—Ah ! gardez vous-en !... s'écria Jean ; songez que le moindre vertige, le moindre faux pas suffirait pour vous faire trouver la mort au fond de ce gouffre.

—Eh bien ! non, dit-elle avec un sourire mutin, je veux vous montrer que je n'ai pas le vertige, et que mon pied est aussi sûr que celui d'un montagnard. Ne savez-vous donc pas que j'ai parcouru l'Oberland suisse ?

—Madame... insista Jean.

—Non, dit-elle avec la ténacité d'un enfant, vous allez me donner la main et vous me conduirez à la grotte sur ce pont véritablement aérien ; puis vous m'y laisserez rêver une heure...

—Vous quitter ! s'écria-t-il.

—Sans doute. Vous vous en irez jusqu'au Val-Fourchu me chercher une touffe de ces fleurs bleues qui croissent dans la fente des rochers, et que j'aime tant...

—Quoi ! je vous laisserais toute seule ici ? murmura Jean consterné.

—Sans doute ! répondit-elle. Je rêverai délicieusement ici, les yeux fixés sur ce gouffre. Cela me rappellera l'Oberland.

Le comte Hector écoutait, et son cœur s'était repris à battre...

Cependant la crosse du fusil n'avait pas quitté son épaule, et il attendait que Jean s'écartât d'un pas pour l'envoyer, au fond du Cousin, mesurer l'étendue qui sépare un homme sans naissance d'une noble dame.

Mais Jean, obéissant à la comtesse, posa un pied sur le pont fragile et se retourna pour lui donner la main ; la comtesse le suivit, la tête haute, l'œil fixé vers l'extrémité opposée, et le comte fut obligé d'attendre encore...

Il lui vint alors une horrible et étrange idée !

—Si, au moment où ils toucheront la roche, pensa-t-il, je poussais cet arbre du pied, les séparant ainsi du reste du monde, et qu'alors je lui misse une balle au front... Il est tard, nul ne passera sans doute aujourd'hui en cet endroit sauvage, le bruit du torrent étouffera les cris de désespoir, et elle passera la nuit là, seule, éperdue, en présence du cadavre de son amant...

Et cette idée fit sourire le comte d'un atroce sourire et il murmura :

—Oh ! quelle vengeance !

Mais soudain il se rappela qu'il avait rêvé une vengeance tout autre, et qui lui livrerait la comtesse... et il songea que tuer Jean en ce moment était creuser de plus en plus cet abîme qui les séparait, et cela sans profit...

Et puis, comme les situations tendues et critiques où la vie d'un homme se trouve tout à coup subordonnée à un souffle de vent, à un mouvement nerveux, à un rien ; comme ces situations ont le privilège de développer l'intelligence humaine d'une effrayante et prodigieuse manière, une idée nouvelle germa dans le cerveau d'Hector et l'éclaira sur-le-champ d'un reflet sinistre :

—Oh ! non, non, se dit-il, pas cela... j'ai trouvé mieux...

Il posa la crosse de son fusil à terre, et, de peur d'obéir à une dernière tentation, il se croisa les bras et demeura immobile, sans voix et sans haleine

Il vit la comtesse toucher le seuil de la grotte et en parcourir l'étendue, appuyée au bras de Jean ; puis il la vit s'asseoir sur un amas de bruyères roses que les pâtres y avaient entassé sans doute...

Puis encore, il vit Jean lui baiser la main et repasser sur

le pont fragile... Certes, l'occasion était belle pour Hector. Il pouvaît, du lieu où il était placé, ajuster le jeune homme qui cheminait lentement sur le tronc de sapin, lui mettre à son gré sa balle dans le front ou en pleine poitrine, puis disparaître, tandis que le cadavre tomberait dans le torrent... disparaître sans que la comtesse l'eût aperçu...

Et alors il eût vengé sans que sa vengeance tournât encore contre lui. Mais le comte rêvait un plus beau triomphe... il ne décroisa point ses bras, il parut oublier même qu'il fût armé d'un fusil...

Et Jean traversa le torrent tranquillement, atteignit l'extrémité du pont, le sentier ; et, désireux de revenir plus vite auprès de la comtesse, il prit sa course dans la direction du Val-Fourchu avec la légèreté d'un brocard fuyant devant les chiens...

Hector ne bougea. Il suivit de l'œil le jeune homme qui s'éloignait ; il écouta le bruit de ses pas affaiblis par la distance ; puis, quand il eut disparu, quand le bruit des pas se fut éteint, il perdit son immobilité de statue, quitta le lieu où il était, descendit jusqu'au pont et y posa hardiment le pied.

—Enfin ! murmura-t-il.

La comtesse avait suivi Jean des yeux, comme la femme qui aime sait accompagner son amant du regard jusqu'à ce que l'éloignement ou un pli de terrain le lui dissimule.

Assise sur la couche de bruyères, l'œil tourné vers l'horizon où il avait disparu, l'oreille tendue aux mille bruits de sa solitude, elle s'était prise à rêver... à rêver comme la femme dont le cœur chante tout bas un refrain d'amour.

Puis, de l'horizon lointain, son regard s'était abaissé vers le gouffre et mesurait la profondeur du torrent dont l'écume blanche montait parfois jusqu'à ses pieds.

Alors ce charme mystérieux qu'éprouvera toujours l'homme au bord d'un fleuve, d'une rivière ou de la mer, et qui lui fait oublier les heures à regarder couler l'eau, s'empara de la comtesse ; et qui sait combien de temps elle eût été absorbée par cette contemplation, si un bruit de pas n'eût retenti soudain auprès d'elle.

Madame Durand releva la tête et poussa un cri d'effroi...

Le comte Hector de Maltevert venait d'arriver à l'extrémité du pont de bois, atteignait le sol de la grotte et se dressait devant elle, souriant et calme comme le tigre qui vient enfin de surprendre la proie qu'il guettait depuis si longtemps !

IX

La multiplicité des personnages et des événements nous oblige à laisser la comtesse au pouvoir d'Hector pour retourner au manoir de Montmorin.

Le vicomte Raoul de Maltevert, tandis que son frère s'enfonçait dans les bois pour y distraire sa sombre rêverie, était demeuré lui, dans son appartement, accoudé à l'entablement de la fenêtre ouverte et le regard attaché sur le coquet et agreste paysage qui se déroulait devant lui.

On sait quel amour profond, sans espoir, et cependant rempli pour lui d'amères voluptés, il avait dans le cœur.

Cet amour était la vie de Raoul ; et Raoul était plus jeune, plus naïf et meilleur que son frère Hector. Fier et hautain comme lui, il était plus généreux, plus chevaleresque, plus aimant.

Il ne se heurtait point d'un front superbe aux obstacles invincibles d'une passion non partagée ; comme Hector, il n'avait point fait le serment solennel d'arriver à son but...

Le but, pour lui, c'était un sourire...

Rien de plus !

L'audacieux n'avait point rêvé cette fortune éclatante et mystérieuse de tant de simples gentilshommes, dont le regard hardi était allé chercher un regard d'amour jusque sous le manteau de pourpre des filles de roi : adorateur perdu dans l'ombre, comme ces fleurs au doux parfum qui meurent dès qu'un rayon de soleil les atteint ; la seule ambition, le seul vœu

qu'il eût jamais formé était de donner sa vie pour elle. Pour elle, dont jamais il n'avait prononcé le nom tout haut ; pour elle, dont il espérait un sourire, un seul, le jour où il lui rapporterait ce diamant qu'elle avait paru désirer...

Et de même que son frère Hector, Raoul avait ses heures de rêveries, heures tristes et charmantes, où le passé lui revenait en mémoire.

Or, pour lui, le passé, c'était elle / c'est-à-dire les événements où elle avait été mêlée, les heures où il l'avait vue, les jours où, simple kaizerlitz, il était de garde au palais et se trouvait sur son passage.

Ce jour-là, l'œil fixé vers l'horizon, il se souvenait que l'année précédente, à pareille époque, il se trouvait à Schœnbrün, résidence impériale d'été.

La cour s'y trouvait : elle aussi !

Un matin, elle était au balcon d'une croisée du palais qui donnait sur une vaste cour intérieure, où les officiers de la maison de l'empereur avaient coutume de faire des armes entre eux, ou de dresser leurs chevaux.

Lui, Raoul, était précisément en selle, et il montait un fougueux étalon venu des pâturages de la Hongrie, noble bête élevée en liberté ; ignorante jusque-là du mors et de la bride, et qui pour la première fois sentait un cavalier sur son dos.

Le cheval indigné se cabrait avec furie, essayant de renverser son cavalier, mais le cavalier était vissé sur la selle... Le cheval trotait en rasant les murs et voulait le serrer et l'étouffer entre les murs et lui ; mais alors l'épéron cruel lui déchirait les flancs et le contraignait à reprendre le large.

Cette lutte de l'animal indompté et du dompteur fut longue, acharnée...

Viugt fois, palpitante d'émotion, elle crut que le cheval allait désarçonner son cavalier et le fouler aux pieds avec furie ; mais le cavalier, levant la tête, l'avait aperçue, et il eût dompté un centaure si un centaure l'eût pris sur son dos.

Enfin harassé, brisé, le mors rougi d'une écume sanglante, l'œil morne comme il sied au vaincu, le cheval avait fini par accepter ce joug dont il ne pouvait se débarrasser, par subir, résigné, cette domination de l'homme qu'il avait bravée jusque-là...

Et alors le vaillant écuyer avait passé sous le balcon au pas, au trot, au galop successivement, et faisant exécuter à l'animal dompté les plus savantes courbettes.

Alors encore, éprise d'enthousiasme pour l'habileté de l'écuyer, elle avait crié *bravo*, puis laissé tomber une fleur de son bouquet sous le balcon.

Et Raoul, passant au galop, avait quitté la selle à moitié, et suspendu sur l'étrier, il s'était penché pour saisir la fleur ; puis, reprenant l'assiette, il avait salué en portant la fleur à ses lèvres...

Cette fleur, le vicomte de Maltevert la portait sur son cœur depuis ce jour-là ; et, en ce moment, il ouvrit son pourpoint, la prit et y appuya ses lèvres frémissantes :

— O mon unique talisman, murmura-t-il, ne trouverai-je donc jamais l'occasion de te payer le prix que tu vauds.

Et soudain il se souvint du diamant !

Alors le rêve s'éteignit pour faire place à la réalité ardente, et le rêveur se redressa et redevint l'homme d'action.

— Je mettrai s'il le faut, dit-il, le feu aux quatre coins du château, mais je découvrirai dans ses ruines l'entrée du souterrain.

En ce moment, la cloche du déjeuner se fit entendre.

Hector était absent. Une inspiration vague, une sorte de pressentiment guidèrent Raoul. Il descendit à la salle à manger où, depuis le duel de son frère, il ne paraissait plus.

— C'est singulier ! se dit-il, mais il me semble que je vais avoir des nouvelles du souterrain.

MM. les cohéritiers de feu le commandeur de Montmorin étaient d'une ponctualité rigide à l'endroit des repas. Ils se fussent mis à table avant l'heure plutôt que d'être en retard d'une minute.

Aussi quand Raoul, qui marchait comme un amoureux, à

pas lents, arriva dans la salle à manger, tous ces messieurs étaient à leur poste, et Bontemps de Saint-Christol, toujours muet, toujours majestueux en son apparence de magistrale sottise, clignait de l'œil en regardant tour à tour un buisson d'écrevisses et une dinde truffée que Pandrille avait fait servir froide.

A la vue de Raoul, pour lequel MM. les cohéritiers professaient ce respect mêlé de crainte qu'ils avaient voué à son aîné, ils se levèrent tous et le saluèrent.

— Rasseyez-vous, messieurs, dit le jeune homme en reprenant sa place au milieu de la table, et continuez, je vous prie, votre conversation que, sans doute, j'ai interrompue.

La conversation de MM. les cohéritiers n'était pas très-variée ; ils s'occupaient de la comtesse et de ses intrigues scandaleuses ; puis, ils passaient au chapitre du diamant. Là, Bontemps de Saint-Christol levait la tête, car s'il se souciait fort peu de la veuve et de sa conduite, il songeait au diamant, tout comme un autre. Seulement il n'en parlait pas, jugeant les paroles inutiles.

— Eh bien ! messieurs, dit Raoul, où en êtes-vous de vos recherches ?

Chacun tressaillit et regarda le vicomte avec effroi ; car ce que chacun redoutait le plus, c'était que son voisin fût plus heureux que lui.

— Hélas ! dit le marquis, je crois que MM. mes cousins en sont pour leurs peines.

— Et vous ?

— Oh ! moi, je ne cherche plus.

— En vérité ?

— Tenez, dit le marquis, il m'est venu une idée.

— Laquelle ? demanda Raoul qui tressaillit à son tour.

— Il pourrait bien se faire que feu notre cousin le commandeur...

M. de Nosrhéac s'arrêta et regarda de travers M. le chevalier Arthur de la Barillère, auquel il ne pardonnait pas d'avoir songé à madame Durand pour son fils Anacharsis.

— Eh bien ? insista le vicomte.

— Je crois que feu le commandeur, reprit le marquis, nous a mystifiés.

— Comment l'entendez-vous ? Que voulez-vous dire ? exclamèrent à la fois tous les cohéritiers, à qui une sueur glacée découla du front sur le champ.

Raoul seul n'éprouva aucune émotion, car il avait la certitude que le diamant existait.

— Messieurs, continua le marquis, je crois que le diamant n'a jamais existé.

Les visages émus déjà devinrent livides, et le jeune Anacharsis de la Barillère leva les yeux au ciel avec une douloureuse stupefaction.

M. Bontemps de Saint-Christol, lui, ne poussa aucune exclamation de surprise ou de douleur ; mais son œil fixa le buisson d'écrevisses avec une douloureuse tristesse.

— Rassurez-vous, messieurs, dit Raoul ; le diamant a existé. Or s'il a existé, il existe encore...

— C'est probable ; mais comment savez-vous ?

— Tenez, dit Raoul indiquant du doigt le digne M. Pandrille qui entra revêtu de son habit de gala, demandez plutôt.

— Plaît-il, messieurs ? demanda le grave intendant, devenant qu'il était question de lui, et s'appretant à répondre quelque impertinence bien enveloppée dans une formule de respect, bien entortillée dans un mot à double sens, à la façon madrée et narquoise du paysan bourguignon.

Mais ce fut M. de Nosrhéac qui prit la parole :

— Mon cher monsieur Pandrille, lui dit le marquis, vous qui pêchez si bien des truites comme personne n'en saurait pêcher...

— Ah ! monsieur le marquis, interrompit le bonhomme évidemment touché au défaut de son amour-propre, et qui devint sur-le-champ bienveillant et meilleur... vous êtes mille fois trop bon.

—Non, dit le marquis, sans compliment et parole d'honneur, vous êtes le premier pêcheur du monde.

Pandrilie devint cramoisi d'orgueil dans son habit de cérémonie et ne put que s'incliner, tant il était ému.

—Dites-nous, cher monsieur Pandrilie, continua le marquis, feu M. le commandeur, cet excellent parent que nous pleurons encore et que nous pleurerons longtemps n'avait-il pas coutume de porter le fameux diamant au pommeau de son épée ?

Les cohéritiers attendirent la réponse de Pandrilie dans la plus vive anxiété.

—Monsieur le marquis, répondit Pandrilie, le commandeur a porté le diamant de plusieurs manières.

Ces paroles semblèrent soulever les montagnes d'oppressions qui pesaient sur tous les cœurs. Si le commandeur avait porté le diamant de plusieurs manières, c'est que le diamant existait. La chose était évidente pour tout le monde, même pour Bontemps de Saint-Christol, dont l'œil morne et désolé quitta le buisson d'écrevisses pour se reporter avec amour sur les débris de la dinde.

—D'abord, en effet, poursuivit Pandrilie, M. le commandeur portait le diamant à la garde de son épée ; mais quand vint la Révolution, il le fit monter en épingle et en orna sa chemise. Ce fut, du reste, messieurs, une fort belle épingle, car le diamant était de la grosseur d'un œuf.

—Vous voyez bien, messieurs, dit alors Raoul de Maltevert, que le diamant n'est point un mythe.

—Non certes, dit l'aîné des Franquépée ; mais il faut que le commandeur l'ait bien caché, car nous ne pouvons mettre la main dessus.

Le marquis regarda Pandrilie du coin de l'œil, espérant surprendre une émotion quelconque, si rapide qu'elle pût être, dans le jeu de sa physionomie ; mais la physionomie de Pandrilie exprimait cette naïveté railleuse, ce côté bonhomme et jovial qui voilent si bien la pensée du paysan bourguignon ou morvandiau.

La figure de Pandrilie semblait dire aux cohéritiers.

—Ah ! messieurs, croyez bien que si M. le commandeur m'avait indiqué sa cachette, il y a longtemps que le diamant n'y serait plus !

—J'aimerais mieux, s'écria M. le chevalier Arthur de la Barillère, qui était un lecteur de romans passionné et qui priait au plus haut degré M. Ducray-Duménil, un romancier qui brillait alors comme un météore dans le ciel poétique impérial ; j'aimerais mieux, messieurs, découvrir une mine d'or, une caverne perdue dans les bois, un souterrain dont l'issue serait masquée par un panneau de boiserie tournant sur des gonds invisibles, que ce diamant microscopique.

Au mot de souterrain, deux hommes avaient tressailli dans la salle, et ces deux hommes s'étaient involontairement regardés. C'était Pandrilie et Raoul de Maltevert.

Le vicomte avait attaché sur l'intendant un regard clair, et l'intendant, pris à l'improviste, avait laissé deviner chez lui une émotion.

—Oh ! oh ! avait pensé Raoul sur-le-champ, le bonhomme est dans le secret.

Cependant, M. le chevalier Arthur de la Barillère, dont l'imagination était pleine encore des noires aventures et des malheurs sans nombre des *Orphelins du hameau*, était fort loin de présumer qu'entre le diamant et le souterrain il y eût le moindre rapport ; et MM. les cohéritiers n'y songèrent point davantage.

Pandrilie, pour se remettre de son trouble, s'était dirigé vers une grande armoire en chêne sculpté qui ornait le fond de la salle à manger et qui était destinée à la desserte.

Il ouvrit cette armoire et parut y chercher des flacons de liqueur des fles destinés aux convives.

—A propos de souterrain, messieurs, disait en ce moment le marquis de Nosphéac, savez-vous bien que nous sommes ici dans un manoir qui a soutenu un siège ?

—Sans doute, dirent à la fois le chevalier Arthur et l'aîné des Franquépée.

—Oui, messieurs, et Montmorin était alors hérissé de remparts, semé d'oubliettes et de souterrains. L'un d'eux même, je l'ai ouï dire...

Raoul tressaillit et écouta avidement le marquis.

—L'un d'eux, poursuivit le marquis, avait même son entrée, je ne sais plus dans quelle salle, du reste, derrière un bahut. Quand on tournait la clef du bahut trois fois, le fond pivotait avec la porte et démasquait le souterrain dont apparaissaient alors les premières marches...

A ces mots, Pandrilie tressaillit et ferma vivement la porte de la grande armoire. Cette précipitation échappa à tout le monde, excepté à Raoul qui le regarda vivement.

Les yeux du jeune homme et de l'intendant se rencontrèrent, et Pandrilie pâlit légèrement.

—Ah ! ah ! pensa Raoul, j'ai donc enfin le secret tout entier, le souterrain est là, caché derrière cette armoire que Pandrilie a refermée avec la précipitation jalouse d'un avare qui voit découvrir le lieu où il a enfoui son trésor... Le diamant est à moi !

MM. les cohéritiers cherchaient le diamant depuis un mois, ils en rêvaient nuit et jour, et il n'était pas de coin dans le château qu'ils n'eussent bouleversé. Eh bien, ni le mot de souterrain, ni la description de l'ingénieux bahut n'éveillèrent chez eux cette pensée du reste bien naturelle : "Si le diamant était enfoui dans les souterrains ?" Tant il est vrai que les gens qui cherchent passent sans cesse à côté de l'objet qu'ils vont quérir bien loin et qui, pour nous servir d'une expression populaire, leur crève ordinairement les yeux.

Pandrilie avait, du reste, repris sur-le-champ sa physionomie indifférente ; mais Raoul en savait assez maintenant, et il attendait son frère avec impatience pour lui faire part de sa découverte.

—Enfin ! murmura-t-il au fond de son âme, ô ma pauvre fleur fanée, ô mon talisman, je vais donc te payer ton prix...

—Hé ! hé ! se disait en même temps le digne intendant, hé ! hé ! cher monsieur Pandrilie, vous n'êtes en réalité qu'un imbécile et un maroufle, car voici que le jeune drôle est sur la piste du diamant !... Vous avez rougi comme une belle fille, vieux butor !

X

Nous avons laissé la comtesse assise dans la grotte, au bord du Cousin, levant tout à coup les yeux, apercevant Hector de Maltevert et poussant un cri d'effroi.

Le comte répondit à ce cri par un éclat de rire moqueur où semblait percer son sinistre projet ; et madame Durand, épouvantée, ferma les yeux, comme si elle eût roulé au fond d'un abîme dont elle eût craint de mesurer la profondeur du regard.

—Mon Dieu ! belle cousine, dit Hector raillant toujours, aurais-je troublé votre rêverie ?

Et le comte s'assit sur l'extrémité du tronc d'arbre, le seul chemin par lequel elle eût pu fuir, lui coupant ainsi toute retraite. Certes, madame Durand avait compris sur-le-champ l'imminence du danger. Ils étaient seuls, seuls en un lieu sauvage et isolé du reste du monde, au bord d'un torrent dont les sourdes clameurs domineraient ses cris, sans armes pour se défendre, en présence d'un homme qu'elle avait froissé, foulé aux pieds, traité comme le dernier des misérables.

Et cet homme l'aimait !

C'est à dire qu'il lui avait voué cet attachement sauvage, emporté, furieux, de l'homme qui veut triompher à tout prix ; que, sûr de son mépris et de sa haine, il était décidé d'avance à fouler sous ses pieds toute retenue, à se rira de son désespoir, à essuyer ses larmes de rage avec un frénétique baiser.

Elle comprit tout cela et s'écria :

—Ah ! je sais perdue !

—Tudieu ! ma belle cousine, exclama le comte raillant toujours, et toujours calme et courtois, quel vilain rêve avez-vous donc fait au bord de ce torrent, que vous jetiez ainsi ces exclamations d'épouvante ?

Elle le regardait avec terreur et se taisait toujours...

—Voyons, continua Hector, est-ce mon fusil qui vous effraye ainsi, et vous imaginez-vous, madame, que je veuille vous assassiner ? Fi ! je suis sorti pour un tour de chasse ; et si cela pouvait vous plaire, je laisserais tomber mon fusil dans le torrent...

Madame Durand ne répondit pas. Ses dents claquaient de terreur.

—Tenez, poursuivit-il, convenez que le hasard me favorise singulièrement. Je suis sorti pour chasser ; puis, je me suis pris à suivre, en rêvant, un petit sentier, celui-là...

Et le comte étendit la main.

—Or, madame, à quoi rêve-t-on quand on aime, si ce n'est à l'objet aimé ?

En prononçant ces derniers mots, il voulut lui prendre la main, mais elle la retira vivement.

—Bon ! dit-il, je comprends votre répulsion. Vous ne m'avez point encore pardonné mon duel avec votre ami. Que voulez-vous ? j'ai commis une faute, je le sais bien ; une faute d'autant plus grande que je vous ai froissée par un injuste soupçon... Ah ! acheva-t-il avec un ricanement, je sais bien que vous l'aimez en frère !

L'œil fixé sur le gouffre, tremblante comme une feuille emportée par le vent, la comtesse mesurait l'abîme du regard et se demandait si elle ne s'y précipiterait pas pour échapper au sort qui l'attendait.

—Ma belle cousine, reprit Hector, vous êtes injuste envers moi... je vous aime et vous me rudoyez... je suis à vos pieds, et vous m'accablez de votre dédain...

La comtesse cessa de fixer ses regards vers le gouffre ; elle retrouva un peu d'énergie et de courage, et regardant Hector en face, elle lui dit :

—Tuez-moi donc de suite, monsieur, au lieu de me railler.

—Vous tuer ! mais je vous aime.

Ces mots furent comme un soufflet qui aurait atteint le visage de la comtesse. Elle ne trouva pas un mot à répondre, mais son regard devint plus dédaigneux, plus chargé de mépris que jamais, et elle détourna la tête après avoir toisé le comte.

—Ah ! ricana celui-ci, vous êtes en vérité bien hardie, madame, de me braver ainsi... Mais, ajouta-t-il avec un accès de fureur subite, vous ne voyez donc pas que vous êtes en mon pouvoir ?

Il se leva et souleva à demi dans ses bras robustes le tronc d'arbre qui réunissait la grotte à la colline.

—Vous ne voyez, vous ne devinez donc pas, poursuivit-il, que je puis lancer cet arbre dans le gouffre ?

Elle jeta un cri d'épouvante ; car ce pont, c'était pour elle la dernière, la suprême chance de salut.

Jean pouvait revenir et la sauver !

—Et alors, dit-il, riant toujours de son rire terrible, vous et moi sommes à jamais séparés du monde. Vous aurez beau crier, le bruit du torrent étouffera vos cris ; en vain me supplierez-vous... Qu'ai-je à craindre de la justice des hommes, puisque je suis décidé à mourir ici avec vous ?... avec vous, mon seul amour...

—Ah ! fit-elle éperdue et saisie d'horreur.

Il la prit dans ses bras et l'y étreignit fortement.

—Je vous ai devinée, dit-il ; vous voudriez vous jeter à l'eau...

—Lâche ! murmura-t-elle.

—Madame, continua-t-il avec douceur, jurez-moi que vous n'attendrez point à vos jours, et vous serez libre ; je ne vous étroindrai plus.

—Je vous le jure... dit-elle d'une voix étouffée.

—Eh bien, causons en ce cas, reprit-il en la laissant se dégager, et redevenant courtois, calme et souriant, comme s'il eût été dans un salon de Montmorin occupé à faire gaillardement la cour à sa belle cousine. Causons, madame ; et quelque répulsion que je vous inspire, consentez donc à m'écouter...

Elle garda un morose silence.

—Tenez, fit-il en étendant la main, j'étais là, tout à l'heure, couché sur l'herbe, dans cette touffe d'arbres... je m'y trouvais par hasard... je vous ai vue venir, donnant le bras à ce... à cet homme que vous nommez votre cousin...

La comtesse frissonna... Avait-il donc surpris son secret ?

—Ah ! murmura Hector d'une voix où couvaient des tempêtes de haine et de jalousie, qu'ai-je donc fait au ciel, madame, pour que vous, la seule femme que j'aie aimée, vous qui êtes de mon sang, dont le père était le frère du mien, vous m'acabliez de ce mépris dont on oserait à peine châtier un criminel, alors que vous donnez le nom de parent à un bâtard ?

La comtesse baissa la tête. Ce reproche du comte était le seul qui l'eût jamais émue...

—Mais enfin, s'écria-t-il, de quel forfait suis-je donc coupable, madame ? quel crime honteux ai-je commis, pour que votre dédain aille si loin que vous ayez repoussé mon amour à la seule fin de donner votre cœur tout entier à Jean le bâtard ?

Madame Durand poussa un cri étouffé. Le comte l'avait frappée au cœur, en l'humiliant dans son amour.

Alors, cette femme, altière et superbe, que l'effroi de la mort n'avait pu courber, à qui l'imminence d'un péril plus grand encore n'avait pu arracher une prière, cette femme se trouva vaincue ; et elle se traîna à genoux devant le comte, les mains jointes et murmurant :

—Par pitié, monsieur, tuez-moi... mais ne m'insultez pas !

Il la regarda un moment pâle et brisée, suppliante et devenue humble ; il devina quel effort sublime elle venait de faire en demandant grâce, et il en eut pitié... Il eut pitié de cette femme qui l'avait frappé de son mépris, renié, torturé ; il en eut pitié, car il l'aimait. Et, à son tour, il se mit à genoux, et lui prenant les mains, il lui dit :

—Pardonnez-moi... mais j'ai été fou... fou et cruel... parce que je vous aime... parce que, depuis six années, ma vie a été un long supplice ; parce que le souvenir de ma première faute empoisonnait mes heures et obsédait ma pensée... fou enfin, madame, parce que, il y a huit jours, quand j'implorais humblement mon pardon, vous m'avez souffleté de votre mépris...

Et il avait des larmes dans les yeux, des sanglots dans la voix ; et, à son tour, la comtesse eut pitié, tout en comprenant qu'elle triomphait désormais...

La femme n'a plus rien à craindre de l'homme qu'elle voit à ses genoux ; elle sait bien que cet homme la respectera ; et madame Durand savait bien qu'elle n'avait plus qu'à dire un mot ou faire un geste pour que le comte s'en allât par où il était venu, aussi humble, aussi repentant qu'il était menaçant et superbe tout à l'heure.

Et elle fut généreuse à son tour ; elle l'écouta, lui abandonnant une de ses mains, et le laissant se justifier de cette accusation qui était la base de son mépris premier : la renonciation qu'il avait faite de sa qualité de Français et le service qu'il avait pris dans l'armée autrichienne.

En se défendant, il était si convaincu que la France, en renversant la monarchie, n'était plus qu'une marâtre pour la noblesse, il était de si bonne foi en plaidant sa cause, que la comtesse en fut touchée... Peut-être allait-elle lui tendre la main et lui pardonner ; peut-être allait-elle lui dire :

—Mon cousin, voulez-vous que je sois votre sœur ?

Mais, en ce moment, les yeux du comte aperçurent, dans le lointain, Jean qui revenait sa touffe de fleurs bleues à la main...

Et la jalousie le mordit au cœur ; il eut le vertige et se redressa soudain :

—Non, non, dit-il, je serais stupide et niais, car, dans une heure, vous m'accablerez de nouveau de votre dédain ; vous me fouleriez aux pieds avec un sourire et passeriez triomphant devant moi au bras de votre amant... Eh bien ! acheva-t-il en sautant sur son fusil, cela ne sera point, car je vais le tuer, cet homme que vous me préférez.

Du fond de la grotte où il avait entraîné la comtesse,

Hector pouvait voir le jeune homme qui s'avancait d'un pas rapide, sans que celui-ci l'aperçut, car la nuit approchait, et, du sentier, l'entrée de la grotte apparaissait toute noire.

Hector appuya donc la crosse de son fusil à son épaule ; et comme le chasseur qui cherche son point de mire avec un beau sang-froid, il se plut à ajuster Jean qui se trouvait encore hors de portée.

La comtesse était demeurée à genoux, l'œil atone, la bouche béante, paralyse par l'effroi et saisie d'horreur par avance, car elle voyait que Jean était perdu.

Pareille à l'oiseau fasciné qui va de lui-même à la mort, attiré par le reptile charmeur, elle savait bien que la bal' qui frapperait Jean en pleine poitrine l'atteindrait au cœur et les tuerait tous les deux, et elle le regardait s'avancer vers cette mort inévitable, et aucun cri ne parvenait à se faire jour à travers sa gorge tenaillée par l'effroi.

—Tenez, lui dit Hector, j'attendrai qu'il soit là, au milieu du pont, je viserai au cœur...il ne souffrira pas...

A ces paroles, la comtesse retrouva une lueur de raison, un souffle de voix !

—Grâce ! dit-elle, mourante et brisée, les mains jointes et implorant cet homme qui l'avait tant aimée... Grâce, Hector !

Il tressaillit en l'entendant prononcer son nom, et se tournant brusquement vers elle :

—Voulez-vous le sauver ? dit-il.

—Oui...murmura-t-elle avec une explosion de joie.

—Eh bien, dit-il, jurez-moi sur les cendres de nos pères que vous m'obéirez tout à l'heure et que vous ferez ce que je désirerai.

—Je le jure ! dit-elle.

XI

Une fois de plus Hector était vaincu, mais il voulait, du moins, faire payer cher sa défaite.

Jean était loin encore.

—Madame, dit Hector, votre effroi, vos angoisses m'apprendraient que vous l'aimez, si je n'en étais persuadé déjà...

Elle était toujours à genoux et suppliait du regard et du geste.

—Or, continua-t-il, le tuer est mon droit ; car moi aussi je vous aime, et tout ce qu'il y a de race et d'orgueil en moi se révolte de votre choix. Eh bien ! au lieu de le tuer, là, d'une balle au front ou au cœur, comme on tue l'ennemi auquel on ne fait pas l'honneur d'une rencontre en plein soleil, puisque vous suppliez, puisque vous demandez grâce, je veux bien lui laisser la possibilité de défendre sa vie et la chance de me tuer lui-même...

—Ah ! s'écria la comtesse retrouvant enfin la parole, vous ne lui faites donc pas grâce ? vous m'avez donc trompée ?

—Non, dit-il ; et au lieu de vous plaindre, soyez heureuse et fière, madame, car le comte de Maltevert, en faisant à Jean le bâtard l'honneur de se battre avec lui, l'élève presque jusqu'à vous.

En prononçant ces derniers mots, Hector savait toucher juste, et l'orgueil de la femme devait l'emporter sur les alarmes de l'amante.

—Soit, dit-elle, je lui sourirai à l'heure du combat.

—Bien, répondit Hector pâle de rage, mais esclave de sa parole. Vous n'avez pas entendu pour me faire repentir de ma générosité, et vous me prouvez une fois de plus, madame, que les femmes sont plus fortes et plus cruelles que nous.

La comtesse s'était relevée ; ce sourire hautain qui exaspérait Hector reparait sur ses lèvres. Du moment où la vie de Jean ne lui était plus accordée sans condition, elle ne daignait plus avoir pitié de l'amour d'Hector.

—Madame, acheva celui-ci, vous le savez, j'ai votre serment que vous m'obéirez.

—Allez, monsieur, fit-elle avec un calme glacial.

—Je veux humilier Jean. Le voici : dans cinq minutes, il sera près de nous. Vous prendrez familièrement mon bras, vous vous y appuierez comme si...vous m'aimiez..

Et il eut un amer sourire.

—Jamais ! murmura-t-elle.

—Alors, répliqua-t-il avec calme, mettez-vous à genoux, ma dame, et priez pour lui.

Puis il épaula de nouveau et continua à ajuster le jeune homme prêt à atteindre le pont de bois.

—Soit ! fit-elle, vaincue encore.

—Très bien. Et jusqu'à demain, vous vous taisez sur ce qui s'est passé entre nous ! S'il vous demande, en amant jaloux et froissé, une explication, vous ne répondrez pas ?... Dites, madame, le temps pressé... jurez !

—Je le jure...fit-elle d'une voix éteinte ; car cette pauvre femme passait, avec une rapidité sans exemple, de l'énergie à la faiblesse et de la prière au dédain.

Alors le comte Hector reposa tranquillement son fusil contre les parois de la roche, prit par la main madame Durand, devenue humble et soumise, et la fit asseoir auprès de lui, sur la couche de bruyères.

Puis, tenant une de ses mains dans les siennes, il prit l'attitude d'un amant heureux et ajouta :

—S'il me plaît de revenir seul à Montmorin avec vous, vous le congédiez.

Ces mots étaient un ordre formel, et la comtesse avait juré d'obéir.

En ce moment Jean posait le pied sur le tronc d'arbre.

Les ombres du soir étaient descendues déjà sur la vallée et l'entrée de la grotte, opposée au couchant, n'offrait plus qu'un aspect ténébreux ; mais Jean avait des yeux de lynx, des yeux d'amant jaloux de son ombre, et il devina plutôt qu'il ne le vit que la comtesse n'était pas seule.

Alors le sang afflua à son cœur et il trébucha trois fois sur le pont rustique ; cependant il toucha le sol de la grotte...

Mais là, il s'arrêta muet, stupéfait...Hector était assis auprès de la comtesse, dans une attitude d'abandon et de laisser-aller qui eût donné froid au cœur à l'homme le moins jaloux ; il pressait doucement sa main, et il laissa échapper à la vue de Jean ce geste désagréable d'un homme surpris en bonne fortune par un importun.

Puis, devant l'horrible souffrance de Jean, et le voyant immobile et consterné, son bouquet de fleurs bleues à la main, il laissa échapper un grand éclat de rire.

—Tudieu ! mon jeune drôle, que venez-vous donc faire ici ? lui dit-il d'un air impertinent qui acheva de le frapper au cœur.

—Moi...moi...balbutia Jean regardant la comtesse.

Mais la comtesse souffrait plus que lui peut-être...elle baissait les yeux.

—Ah ça, ma belle cousine, reprit Hector persiflant toujours, vous avez donc fait de ce garçon votre jardinier-fleuriste ?

—Monsieur ! s'écria Jean dont la pâleur livide fit place à un violent incarnat.

—Tout beau ! mon jeune drôle ; comme vous le prenez l'allez-vous pas vous fâcher ?

—J'avais prié ce jeune homme, balbutia la comtesse, d'aller me cueillir ces fleurs au Val-Fourchu.

—Ah ! oui, dit le comte, une propriété...de famille.

Et il continua à rire au nez de Jean, ajoutant :

—Eh bien ! mon bel ami, puisque ma belle cousine vous a choisi pour son...jardinier, nous vous continuerons ce joli emploi, lorsqu'elle sera remariée.

—Remariée ! s'écria Jean du ton d'un homme qui voit un abîme s'entrouvrir sous ses pas.

Et dans ce seul mot ému de désespoir et d'angoisses, madame Durand entendit résonner le plus formel, le plus énervant des aveux. Certes, il n'en avait jamais dit autant ; jamais secret de son cœur ne lui était aussi éloquemment échappé.

—Pourquoi pas ? dit froidement Hector ; pensez-vous donc que ma cousine portera éternellement ce vilain deuil de veuve ? Allons donc ! mon cher, une femme de vingt-cinq ans se remarie toujours. N'est-ce pas, comtesse ?

Hector, à ces mots, porta la main de Madame Durand à ses

lèvres. La pauvre femme souffrait le martyre. Ah ! si elle n'eût pas juré, si le plus solennel des serments n'eût cloué sa langue, comme elle eût tendu sa main à Jean, en s'écriant :

— Cet homme est un misérable et un lâche... il se vante comme un laquais, car ce n'est pas lui que j'aime... c'est toi !

Elle avait juré, elle se tut. Et Jean qui perdait la tête, Jean qui se demandait s'il n'allait pas se précipiter dans le Cousin pour y chercher le néant, Jean prit l'expression de mortelle tristesse répandue sur son visage pour la confusion qu'éprouve une femme de voir surprendre sa trahison.

— Allons, ma chère amie, dit le comte, voici la brune, les soirées sont fraîches au bord de l'eau. Laissez-moi jeter votre manté sur vos épaules, prenez mon bras et rentrons.

La comtesse se leva, muette, consternée, mais obéissante. Elle prit son bras, comme il l'avait ordonné ; elle s'y appuya lorsqu'ils eurent repassé le pont du torrent, et Jean, qui croyait faire le plus affreux, le plus insensé des rêves, Jean les suivit...

Il les suivit de ce pas chancelant, aviné, de l'homme qui sort d'un tripot où il a perdu son dernier écu et qui va se brûler la cervelle en quelque coin ; il attachait sur elle ce regard fixe et sans rayons de l'amané abandonné qui voit passer sa maîtresse au bras d'un nouvel heureux.

Il les suivit !

Et il put entendre le comte lui disant de ces mots légers, de ces riens pleins d'amour, qui sont autant de lames de poignard chauffées à blanc et qu'on enfonce au cœur du jaloux qui écoute les galants propos qu'on adresse à celle qu'il aime et dont il croyait être aimé. Il les suivit à dix pas de distance, poussé par une force inconnue, sans voix, sans haleine, les yeux voilés d'un nuage de sang et le cœur glacé...

Et pendant une heure, car il fallait près d'une heure pour aller de la grotte à Montmorin, il se demanda mille fois s'il ne rêvait pas, s'il n'était pas le jouet d'un de ces cauchemars terribles qui torturent l'homme durant son sommeil et lui font souhaiter ardemment la mort.

— Oh ! murmurait tout bas la comtesse à l'oreille d'Hector, vous êtes implacable.

Hector écoutait en souriant ; et comme un condamné à mort qu'on mène à un spectacle voir une facétie bien bouffonne, au sortir de laquelle il trouverait l'échafaud tout dressé, il savait bien qu'il venait de souffler sur le dernier espoir de réconciliation qui lui fût resté au fond du cœur ; et, comme ces condamnés qui ne verront jamais le ciel, il blasphémait le ciel de son amour en murmurant à la comtesse de brûlantes paroles qu'elle n'écoutait pas.

Ils atteignirent ainsi le château.

Jean les suivait toujours.

La comtesse se dirigea vers l'appartement du commandant.

Hector l'accompagna jusqu'au seuil :

— Adieu, comtesse, lui dit-il.

Alors elle se retourna, s'aperçut que Jean ne les suivait plus, car il était demeuré à la porte du manoir, immobile et muet comme une statue ; et, se dégageant d'une main, elle jeta son gant au visage d'Hector en lui disant :

— Vous êtes un lâche !

Le comte ne s'attendait point à ce dernier outrage.

Un moment il demeura là, bouche béante, le regard fixe, comme un homme foudroyé ; puis, quand le sentiment de l'affront, cette réaction terrible qui se fait attendre quelques instants chez l'homme insulté, s'empara enfin de lui, la porta de M. de Verteuil s'était ouverte et refermée, et la comtesse avait disparu !

Pandrilie était au chevet du commandant qu'il venait de panser.

Tous deux, à la vue de la comtesse qui entraît aussi pâle qu'un lincoln, poussèrent un cri d'étonnement et d'effroi.

— Mon Dieu ! exclama le commandant, qu'avez-vous, madame ; que vous est-il donc arrivé ?

— Moi... balbutia-t-elle affolée... moi... rien... rien !

Elle se laissa tomber sur un siège et regarda Pandrilie.

— J'ai juré, dit-elle... j'ai juré... je ne puis rien dire... mais allez, courez... il on est temps encore, peut-être... rejoignez Jean, et défendez lui de se battre avec le comte de Maltevort avant demain.

XII

Pandrilie jeta un cri et se précipita dans le corridor.

Hector ramassa enfin ce gant dont la comtesse avait frappé son visage ; il le tourna et le retourna dans ses mains, sensible à cet héroïque enfant des armées républicaines qui, frappé mortellement d'une balle, l'arracha de sa poitrine avec ses ongles, la considéra un moment d'un œil enthousiaste, puis la glissa dans son fusil, et, avant de tomber, la renvoya à l'ennemi.

Enfin le comte poussa un cri sauvage, s'élança hors du corridor et courut à la rencontre de Jean. Mais il était trop altéré de vengeance pour s'arrêter à une provocation ordinaire ; il lui fallait faire subir un dernier, un suprême affront à cet homme qu'elle osait aimer.

— Non, non, se dit-il, si je le tuais maintenant, il serait trop heureux. Je veux qu'il passe une nuit horrible, une nuit de tortures et d'angoisses ; qu'il puisse croire pendant douze heures mortelles qu'elle ne l'aime plus et qu'elle m'aime ; car elle a juré sur les cendres de nos pères, et elle tiendra son serment.

Et cet homme, qui avait la rage et la mort au cœur, cet homme dont la joue venait de recevoir le plus terrible des outrages et qui avait soif de vengeance comme le tigre des solitudes indiennes a soif de sang, cet homme fut assez fort pour se maîtriser sur le champ, pour reprendre cette attitude heureuse et superbe qu'il avait quelques minutes auparavant, pour sourire du sourire des triomphateurs, et il descendit en sifflant un air de chasse.

Jean était toujours à la porte du manoir, immobile, les bras croisés. On eût dit qu'il attendait cet homme qui lui avait volé son bonheur, pour le tuer et reprendre son bien.

Un instinct secret l'avait averti que le comte redescendrait seul.

Quand il le vit paraître, la glace de son cœur se fondit sur-le-champ ; ses artères battirent avec force, ses lèvres serrées se rouvrirent, sa gorge crispée par l'angoisse laissa passer un cri de fureur ; et il attendit son ennemi dans une menaçante attitude.

— Monsieur, lui dit-il, j'ai un mot à vous dire.

— Pardon, répondit le comte avec dédain, je ne crois pas avoir rien à faire avec vous.

— Monsieur, vous m'insultez ! s'écria Jean hors de lui.

— Moi ? fit le comte, vous-vous trompez... je n'insulte personne. Vous prétendez avoir à me parler, je ne sache pas avoir avec vous la moindre affaire, et je vous le dis. Voilà tout.

— Monsieur, je vous en prie, m'écoutez-vous ?

La voix de Jean était remplie de sourdes menaces, malgré cette formule humble et presque suppliante.

— Soit, dit Hector ; que puis-je faire pour vous ?

Et il prit un ton protecteur.

— Monsieur, reprit Jean, me feriez-vous l'honneur de vous battre avec moi.

— Plait-il ? interrogea le comte.

Jean répéta lentement sa question, en regardant le comte en face.

— Monsieur, répliqua celui-ci, pour se battre avec des gens, il faut avoir un motif de haine ou de vengeance ; et sur ma parole ! je ne crois pas vous avoir jamais fait de mal.

Le comte était froid et poli, et la fureur de Jean se heurtait contre un raisonnement des plus logiques.

— Vous aimez la comtesse Durand... balbutia-t-il.

— Mais, répondit le comte, c'est ma cousine, elle est veuve, nos fortunes sont égales, et nos pères avaient songé jadis à une union entre nous.

Jean redevint livide, et, obéissant à une fureur avouglé, il s'écria :

— Eh bien ! monsieur, moi aussi je l'aime !

— Ah ! pardon, dit Hector dont la voix devint railleuse, je ne savais pas avoir un rival. Mais, dans tous les cas, ce n'est point à nous à trancher la question, mais bien à la comtesse. Lui avez-vous avoué votre amour ?

Cette question, froidement et nettement posée, déconcerta Jean. Non-seulement il n'avait jamais avoué à la comtesse qu'il l'aimait, mais encore, quelques heures auparavant, il n'eût osé se l'avouer à lui-même... Et maintenant il venait de se trahir, de confier à un autre, à un rival heureux, le secret de son cœur...

— La comtesse, poursuivit Hector qui savourait la honte et les tortures de son ennemi, la comtesse, à qui je ferai part de votre attachement, décidera entre nous. Elle verra si elle doit sacrifier son cousin le comte de Maltevert à...

Le comte s'arrêta.

— Pardon, dit-il, comment vous appelez-vous ?

— Jean.

— Ce n'est pas un nom, cela.

Jean se souvint alors que le commandeur l'appelait son fils, l'orgueil de cette fière race dont il était issu lui monta du cœur au visage, et il répondit en regardant hardiment Hector :

— Je m'appelle Jean de Montmorin !

Jean s'attendait à une explosion de colère de la part du comte ; il n'en fut rien.

Hector répondit avec calme :

— Vous êtes dans l'erreur, monsieur. Il n'y a jamais eu de ce nom que M. le commandeur de Montmorin mon oncle, et il est mort célibataire. Or, vous ne pourriez être, à tout prendre, qu'un péché de sa vieillesse ; et vous conviendrez que ce n'est point à moi, son neveu, qu'il appartient de reconnaître au grand jour une faute qu'il a si bien cachée dans l'ombre.

Cette réponse foudroya Jean ; il tourna sur lui-même et chancela étourdi.

— Ainsi donc, balbutia-t-il, vous ne voulez pas vous battre avec moi ?

Hector se prit à rire.

— Allons donc ! mon cher, répondit-il, pour me battre avec vous, il faudrait que je vous eusse insulté ; en outre, j'ai un principe qui me sert de loi : quand on est quelqu'un, on se bat avec quelque chose.

Et le comte pirouetta sur les talons et s'en alla, laissant le jeune homme frappé de stupeur.

Jean demeura, pendant quelques instants, aussi immobile, aussi muet que si la baguette d'une fée l'eût métamorphosé en dieu Terme ; mais enfin, la rage et la douleur se firent jour au milieu de cette prostration ; il laissa échapper un cri sourd et furieux, et voulut s'élançer après le comte, le soufleter et le forcer ainsi à lui rendre raison...

Mais alors une main de fer le saisit par le bras et l'arrêta, tandis qu'une voix grave et triste lui disait :

— Jean, mon enfant, vous ne vous battez pas !

Jean se retourna vivement et se trouva face à face avec Pandrille.

Pandrille n'était plus cet intendant bonhomme et souriant, au regard intelligent et madré, à la lèvre moqueuse et naïve, à la fois, qui se gaussait de MM. les cohéritiers, tout en ayant l'air de les acabler de son respect.

Non, Pandrille était grave, triste, solennel ; ses cheveux blancs semblaient à cette heure imprimer à son visage cette expression de noblesse et de majesté qui sied si bien à l'âge mûr ; et l'on eût dit que l'âme tout entière du commandeur était passée dans ce visage et dans cette voix.

— Oui, mon enfant, répéta-t-il avec un accent tout paternel, je vous défends de vous battre aujourd'hui, de provoquer ce misérable qui vous a insulté ; je vous le défends, au nom de votre père, mort, qui m'a ordonné de veiller sur vous comme sur mon fils.

Et Pandrille entraîna le jeune homme dans une vaste salle du rez-de-chaussée, où se trouvait suspendu le portrait en pied du commandeur au milieu des autres portraits de famille échus en partage au cadot de Maltevert.

— Mais, cet homme m'outrage ! s'écria le jeune homme hors de lui.

— Je le sais.

— Et tu ne veux pas que je me venge ?

— Non.

Puis Pandrille ajouta :

— Non, pas encore... plus tard...

— Que veux-tu dire ?

— Tenez, monsieur Jean, reprit l'intendant en étendant la main vers le portrait du commandeur, je le sais bien, moi, et ils le savent tous que c'était là votre père... mais ils le nieront, par orgueil ; ils le nieront jusqu'à ce que...

Pandrille s'arrêta et jeta, un douloureux regard au portrait :

— O mon noble maître, murmura-t-il, quel lourd serment vous avez exigé de moi !

Ensuite il attira le jeune homme sur son cœur, et l'y pressant tendrement :

— Va, mon enfant, dit-il, une heure viendra où tu pourras leur jeter un nom au visage, comme un défi solennel ; une heure viendra, ô mon jeune maître, où je vous tendrai à genoux une épée de gentilhomme en vous disant : Allez ! maintenant, monseigneur, vous pouvez frapper de votre gant ces hommes qui vous ont renié ; allez, vous êtes leur pair.

— Cette heure viendra donc ! murmura Jean éperdu.

— Peut-être... répondit le vieillard... et bientôt... Mais ne m'interrogez point, ne me demandez rien... j'ai juré.

Mais Jean laissa échapper un cri de douleur.

— Ce sera trop tard, dit-il.

— Trop tard ?

— Oui, fit-il d'une voix brisée... trop tard, car je serai mort.

— Vous êtes fou !

— Ah ! s'écria-t-il avec véhémence en prenant la main de Pandrille, tu ne sais donc pas...

— Quoi ? interrogea celui-ci, qui se souvint alors du visage de la comtesse. Qu'y voulez-vous dire ?

— Elle l'aime.

— Qui ?

— Lui ! la comtesse... elle l'épousera !

— C'est impossible ! exclama Pandrille stupéfait.

— C'est vrai... murmura Jean d'une voix éteinte.

Et puis il raconta au vieillard tout ce qu'il avait vu, tout ce qu'il avait entendu depuis une heure ; il lui dit, en sanglotant, ses angoisses et son désespoir, et acheva avec un rire amer :

— C'est tout simple, et il me l'a bien dit. N'est-il pas le comte de Maltevert ? ne suis-je point Jean le hâlard ?

— Oh ! s'écria Pandrille, cela ne se peut pas, monsieur Jean : vous êtes fou... vous avez rêvé.

— Qui, dit-il, rêvé... je l'ai cru.

— Elle, épouser la fille de cet homme qui renia votre père et voulut le faire chasser comme un mendiant ! Ah ! vous êtes fou, monsieur, vous avez rêvé, vous dis-je, ou je deviens fou moi-même.

Et puis Pandrille eut une inspiration subite, et la colère étincela dans le regard de ce vieux soldat qui, pendant vingt années, avait porté l'épée :

— Il y a là, s'écria-t-il, quelque horrible trahison du comte, quelque ténébreuse infamie que je découvrirai... et alors... oh ! alors, soyez tranquille, moi, Pandrille Bourdin, moi le soldat obscur, je vous vengerai !

Et Pandrille chercha à son côté cette épée depuis longtemps absente.

— Monsieur Jean, reprit-il après avoir médité quelques secondes et être redevenu plus calme, vous allez me jurer que vous resterez là, dans cette salle, que vous m'attendrez dix minutes, sans appeler sans vous désoler. Je vais voir la comtesse, et je saurai tout.

Jean promet et jura tout ce qu'il voulut Pandrille ; et le digne intendant, retrouvant ses jambes de jeune homme, remonta précipitamment à l'appartement de M. de Vertueil, où il rejoignit madame Durand.

La comtesse opposait aux questions du commandant un mutisme absolu.

— Ah ! dit-elle en voyant Pandrille et se levant avec vivacité, ils ne se battent pas, n'est-ce pas ?

— Non, dit Pandrille.

Et tout essoufflé, balbutiant, tant il était ému, et s'interrompant sans cesse pour exhaler un gros soupir, le vieillard raconta l'exaltation de Jean, son désespoir et ses étranges révélations.

— Mon ami, répondit la comtesse, je suis liée par un serment, jusqu'à demain... mais demain... oh ! demain, je parlerai... et demain il tuera cet homme !

Et puis elle ajouta en rougissant et d'une voix si basse qu'on l'entendit à peine :

— Allez ! dites-lui qu'il ait foi en moi... je l'aime !...

Un cri de joie échappa au bonhomme, et Pandrille redescendit avec l'agilité triomphante d'un soldat messager qui apporte un bulletin de victoire.

Mais lorsqu'il eut franchi le seuil de la salle où Jean l'attendait, Pandrille, à bout de forces, brisé par l'émotion, se laissa tomber dans les bras de Jean, murmurant d'une voix éteinte :

— Elle vous aime !

XVII

Le dernier sacrifice que le comte Hector venait de faire à sa vengeance, en conservant un calme trompeur, l'avait brisé. Il s'en alla en trébuchant et les yeux pleins de sang, jusqu'à l'appartement de son frère, où Raoul l'attendait avec la plus vive impatience, et il lui dit en entrant :

J'ai la mort et l'enfer dans le cœur... Frère, il faut songer à partir d'ici... J'ai été souffleté par une femme... un soufflet qui tue !

— Oh ! s'écria Raoul en rugissant, vengeance !

— Oui, répéta Hector, je me vengerai, sois tranquille... Demain, je tuera l'homme qu'elle aime, et je lui jeterai son cadavre comme elle m'a jeté son gant au visage... Mais après, vois-tu, il faudra partir, car l'air qu'elle respire est mortel...

— Eh bien, dit Raoul, nous partirons, car le diamant est à nous !

— Le diamant ! exclama le comte galvanisé soudain par ce mot.

— Oui, le diamant, répondit Raoul. J'ai trouvé l'entrée du souterrain.

Et il lui raconta brièvement ce qui s'était passé le matin à la salle à manger. Hector écoutait avec anxiété. Son œil était redevenu brillant, son cœur battait à outrance ; non point qu'une pensée cupide l'agitât, mais parce que la découverte du diamant c'était pour lui, maintenant bien plus que cette faveur d'un souverain rêvée par lui naguère, c'était le moyen d'arracher enfin Raoul à Montmorin et de l'associer à sa vengeance.

Or, cette vengeance, ce n'était plus seulement la mort de Jean, c'était quelque chose de plus terrible encore, quelque chose de hideux et d'inférieur, qu'il avait entrevu, vaguement, le jour où les cohéritiers parlaient d'ériger un tribunal de famille pour juger la comtesse, et qui maintenant se présentait à son esprit ébloui par tant d'émotions successives, avec une effrayante netteté.

— Ah ! murmura-t-il, je la tiens enfin ! je la tiens, Raoul, cette femme qui m'a traité comme on n'oserait traiter un laquais, cette femme qui m'a frappé de son gant...

Un ricanement de bête fauve lui déchira la gorge.

— Écoute donc, dit-il, écoute et tu verras...

Raoul regarda son frère, et il devina au bouleversement infernal de ses traits tout ce qu'il avait souffert.

— Parle... dit Raoul.

— Elle n'a pas voulu m'aimer, reprit le comte qui riait d'un rira terrible... elle aurait préféré mourir que devenir ma femme... Eh bien ! elle sera ma maîtresse !

Et l'expression de joie féroce qui se peignit sur le visage du comte fut telle que Raoul frissonna jusqu'à la moelle des os :

— Frère... frère... murmura-t-il.

— Oh ! dit le comte, tu ne refuseras pas de me servir, j'imagine... car tu es mon frère, Raoul, et j'ai été frappé au visage...

— C'est juste, répondit le vicomte qui se souvint de l'outrage et partagea soudain la haine fraternelle.

— Eh bien, écoute alors ; écoute-moi bien, Raoul ; tu verras si je sais me venger.

Hector fit une pause ; puis, il reprit d'une voix plus calme :

— Nous ne tenons pas à l'héritage, n'est-ce pas ! que nous importe un peu d'or ? Nous sommes venus chercher le diamant ; rien de plus.

— Rien de plus... répéta Raoul qui songeait à son amour.

— Le diamant une fois à nous, poursuivit Hector, nous pouvons partir, quitter pour toujours cette terre de France où le peuple a dressé l'échafaud de nos pères et celui de son roi. Nous ne sommes plus Français, frère ; que nous importe la France.

— Rien, dit froidement Raoul.

— Que nous importerait donc aussi l'opinion qu'on aurait de nous après notre départ, la renommée, fatale ou terrible, que nous aurions laissée comme une trace ineffaçable de notre passage ?

— Rien encore ; mais que veux-tu dire ?

— Écoute toujours.

Et le comte sourit encore de son amer sourire.

— En France, reprit-il, dans ce pays que nous avons renié, l'homme qui enlève une femme violemment, la nuit, qui la met de force dans une chaise de poste et l'arrache à sa maison, à ses amis, à sa famille, cet homme est puni comme un criminel ; car la loi ne sait pas ou ne veut pas savoir si cette femme a mérité son châtement, si elle est la victime ou si elle a été le bourreau. Hors de France, au contraire, un pareil crime est à peine châtié d'une amende légère : histoire d'amour ; disent les juges en souriant.

— Eh bien ? fit Raoul qui ne savait où le comte en voulait venir.

— Eh bien, mon cher, nous sommes en France, et, pour éviter le châtement, il faudra en sortir au plus vite.

— Tu veux donc enlever la comtesse ?

— Oui.

— Mais est-ce possible ?

— Tout est possible à l'homme qui veut.

Alors Hector parut se recueillir un moment et reprit ensuite :

— Nous sommes à cent lieues de la frontière suisse, la plus rapprochée,

— À peine, dit Raoul.

— En semant l'or sur la route, en crevant un cheval à chaque relais, on peut franchir cette distance en vingt heures.

— Très-bien ; mais en admettant que nous puissions enlever la comtesse, pendant ces vingt heures elles se débattront, criera, invoquera la loi, et nous serons arrêtés. Car enfin, acheva Raoul, tu sais bien qu'une femme comme celle-là ne se laisse point intimider par le canon d'un pistolet.

— Je le sais.

— Eh bien, alors ?

— Alors, mon cher, dit Hector, nous l'enlèverons endormie, endormie par un narcotique ; et il en est, tu le sais bien, qui plongent en léthargie pour trente heures.

— Oui, mais durant la route, cette femme endormie...

— Bon ! c'est ma femme qui dort... nous ne nous arrêterons pas.

— Mais à la frontière ? Le premier consul n'a-t-il point établi une sorte d'armée qu'on nomme les douanes !

— Tu oublies que nos passe-ports nous qualifient d'attachés

à l'ambassade autrichienne. On ne visite pas la voiture d'agents diplomatiques. Nous passerons la frontière les stores baissés.

On le voit, Hector de Maltevert prévoyait tout ; il allait au-devant des obstacles et les aplaniissait.

—Mais, objecta encore son frère, comment l'enlever d'ici ! Le château est rempli de monde.

—J'y ai songé. Trois hommes pourraient défendre la comtesse : le commandant, Jean et Pandrille. Le commandant est, grâce à mon coup d'épée, hors d'état de quitter son lit.

—Bien. Mais Jean.

—Jean habite la maisonnette du parc ; il n'entendra rien.

—Et Pandrille qui ameutera les laquais ?

—Nous l'enfermerons dans sa chambre, et nous mettrons un homme à sa porte chargé de le tuer s'il veut sortir.

—Où prendre cet homme !

—Ecoute encore. Nos cousins, l'autre jour, prétendaient qu'ils regarderaient comme juste et mérité le châtement qui serait infligé à cette femme qui déshonore notre nom.

—Ils disaient cela ?

—Qui. Et parmi eux, deux sont encore assez énergiques pour nous aider.

—Lesquels ?

—Les Franquépée.

—Mais les autres ?

—On leur enjoindra de dormir et de croire qu'ils ont rêvé s'ils entendent du bruit par hasard.

Hector parlait avec le sang-froid d'un général en chef qui dresse un plan de bataille.

—Maintenant, dit-il, l'essentiel est d'avoir le diamant.

—Voici la clef du souterrain, dit Raoul.

Le comte consulta sa montre :

—Minuit, dit-il ; tout le monde doit commencer à dormir : il n'y a plus guère que ce drôle de Pandrille qui n'est point monté chez lui, car je l'entends toujours dans l'escalier quand il rentre.

Au moment où il prononçait ces derniers mots, on entendit retentir dans le grand escalier le pas lourd et cadencé de l'intendant qui gagnait son lit.

Le bonhomme avait probablement reconduit Jean, un peu calmé, à la maisonnette du parc, et il éprouvait le besoin de se reposer de tant d'émotions imprévues et successives.

Pandrille était d'un naturel placide, avait horreur du drame et de l'agitation, en honnête pêcheur à la ligne qu'il était.

—Le drôle ! murmura le comte Hector, il est insolent avec nous, et il est bien heureux ; car si j'avais le temps d'attendre l'ouverture du testament, ses épaules feraient connaissance avec ma cravache.

—Peuh ! fit dédaigneusement Raoul, un laquais, qu'importe !

Hector et son frère attendirent quelques minutes encore ; puis, quand ils jugèrent que Pandrille était couché, ils s'envelopèrent de leurs manteaux, glissèrent deux pistolets dans leurs poches et s'armèrent d'une petite bêche que Raoul s'était procurée dans la journée ; puis, ils quittèrent sans bruit leur appartement et descendirent à la grande salle à manger de Montmorn. Cette pièce était la seule du manoir que le commandeur n'eût point jugé nécessaire de faire restaurer.

Elle avait conserve ses vieilles boiseries sculptées, encadrant les panneaux d'une antique tapisserie en point de Beauvais, représentant les aventures d'Antinous.

Entre les deux croisées se trouvait une grande horloge à cage de chêne noirci. En face de l'horloge, un immense bahut de même bois, montant jusqu'au plafond et où l'on serrait la desserte.

La pensée n'était venue à aucun des cohéritiers de chercher le diamant dans ses profondeurs. Comment supposer que le chevalier de Montmorn allât enfouir son trésor parmi des reliefs de volaille et des bribes de pâte ?

Cependant, MM. de Maltevert allèrent droit à cette armoire, tournèrent la clef trois fois ; et, chose étrange ? qui justifiait

les assertions de M. le chevalier Arthur de la Barillère, le bahut parut s'ouvrir en deux et une porte apparut aux yeux étonnés des deux frères.

Raoul prit alors cette petite clef qui avait une étiquette et qu'il avait trouvée dans le coffret, l'introduisit dans la serrure et ouvrit la porte mystérieuse qui tourna sans bruit sur ses gonds, démasquant un escalier en coquille d'où monta une bouffée de cet air humide qu'on respire dans les souterrains.

Les yeux de Raoul brillaient de joie.

—Enfin ! dit-il, voilà le souterrain... à nous le diamant !

Et il posa le pied sur la première marche de l'escalier qui paraissait tourner brusquement sur lui-même.

Le comte Hector le suivit.

Tous deux descendirent, armés chacun d'un flambeau, le vicomte ouvrant la marche ; ils comptèrent environ cent cinquante degrés. Après quoi une pente unie et rapide succéda à l'escalier.

Alors Raoul s'arrêta et se tourna vers son frère.

Un feu sombre brillait dans les yeux du comte. Ce n'était plus ce rubis fameux sur lequel il avait échafaudé par avance l'édifice de son ambition qu'il allait chercher, c'était la possession de la femme qui avait payé son amour du plus sanglant des outrages.

C'était la vengeance !

Raoul se retourna.

—Il faut compter les pas, dit-il.

—Marche, je les compterai.

Hector ne pouvait se défendre d'une émotion étrange.

—Il me semble, murmura-t-il à l'oreille de son frère, il me semble que je suis en chaise de poste, à côté d'elle... d'elle endormie !

—Moi, murmura Raoul en posant la main sur son cœur il me semble que j'entre, le diamant à la main, dans la salle du Trône, à Vienne ou à Schönbrunn, et qu'elle pousse un cri de joie en le voyant.

Ils s'engagèrent dans le gouffre.

La pente était rapide d'abord, puis elle s'adoucissait pour redevenir peu après plus rapide encore.

—Cent soixante-cinq, six, sept... compta Hector.

Mais tout à coup, il s'arrêta brusquement.

—Qu'est-ce ? demanda le vicomte.

—Il m'a semblé...

—Quoi donc ?

Hector étendit la main.

—N'as-tu rien vu ?

—Rien.

—Rien entendu ?

—Absolument rien.

—J'ai cru voir courir une ombre, là-bas.

—Allons donc !

—Je l'ai vue... insista Hector avec l'accent de la conviction.

—Eh bien ! dit Raoul, nous sommes armés et gare aux revenants !

Et il fit sonner la noix de l'un de ses pistolets.

Aucun bruit cependant ne résonnait dans le souterrain. On n'entendait que la respiration haletante des deux chercheurs de diamant.

Un instant immobiles et comme sur leurs gardes pour faire face à un danger imprévu, ils finirent par continuer leur marche.

—C'était une illusion ! dit Raoul.

—Je le crois... cependant...

—Où en étions-nous ? Tu avais compté soixante-sept pas, je crois ?

—Oui.

—Avançons alors.

—Cent soixante-huit, neuf, dix, continua Hector.

—Plus loin encore.

—Cent quatre-vingts...

Tous deux s'arrêtèrent. La pente était devenue imperceptible.

— Voyons, fit Raoul, à l'œuvre !

Hector, qui tenait la bêche, continua à ontamer la sol qui céda facilement, grâce à son humidité.

Pendant un moment, on n'entendit que le bruit monotone de la pioche qui résonnait aussi tristement que celle d'un fossoyeur.

Tout à coup, Raoul arrêta le bras de son frère.

— Silence ! dit-il.

Hector s'arrêta, muet.

— Entends-tu ? fit le vicomte.

Un bruit de pas légers se faisait entendre dans l'éloignement. Ce bruit approchait peu à peu...

La bêche échappa aux mains du comte et il arma pareillement ses pistolets.

Les pas s'arrêtèrent un moment, puis s'approchèrent encore...

— Oh ! oh ! dit Raoul dont l'œil étincela, si MM. les cohéritiers ont deviné comme nous, ils viennent un peu tard...

Les pas s'arrêtèrent. Les deux frères étaient immobiles, et leur front était baigné de sueur.

Le silence régna de nouveau.

— Ma foi ! s'écria Raoul, il faut en avoir le cœur net... Visitions ce souterrain.

— Soit, dit Hector, voyons à qui nous avons affaire.

Le vicomte s'avança bravement et son frère le suivit.

Le souterrain était vaste ; il serpentait à plusieurs reprises, tantôt courant, en pente rapide, tantôt à plat, mais parfaitement uniforme, du reste, et d'une maçonnerie irréprochable.

Sa construction paraissait remonter au temps de la première féodalité.

Après un quart d'heure de marche, les deux frères arrivèrent à un endroit où la voûte s'abaissait tout à coup, et ils aperçurent un petit escalier tournant.

Des profondeurs de cet escalier montait un bruit sourd et lointain, accompagné des bouffées d'un air glacé.

— Entends-tu ? demanda Hector. On dirait le roulement d'une voiture.

— J'entends, répondit Raoul ; mais qu'importe, avançons. Nous verrons bien de quoi il s'agit.

Et Raoul descendit hardiment.

Le comte suivit son frère, et ils descendirent environ quarante marches, après lesquelles ils retrouvèrent le sol uni et incliné.

— Allons toujours ! dit Raoul.

Le bruit sourd augmentait et paraissait se rapprocher. On eût dit le murmure des vagues au bord de la mer.

En même temps un faible rayon de lumière brilla dans le lointain.

Le vicomte s'était arrêté de nouveau et il écoutait attentivement.

— Imbéciles ! dit-il enfin, nous avons pris le bruit d'une chute d'eau pour des pas d'hommes ; on n'est pas plus maladroit.

Ils venaient, en parlant ainsi, d'atteindre l'orifice du souterrain que surplombait le Cousin, juste en face du tourbillon qui grondait sourdement, et où la comtesse avait failli trouver la mort. La clarté qu'ils avaient aperçue n'était autre que celle de la lune.

Un amas de broussailles et un rideau de saules cachait assez parfaitement l'orifice du souterrain pour que, de la berge opposée de la rivière, on n'en pût soupçonner l'existence.

— Cependant, dit Hector, cette ombre, ces pas ? J'ai vu... entendu...

— Bah ! illusion.

— Tu crois ?

— Notre imagination était un peu troublée. Retournons au diamant, et hâtons-nous, car le jour est proche.

Les deux jeunes gens reprirent, en sens inverse, le chemin qu'ils avaient parcouru déjà, et ils eurent bientôt atteint l'endroit où Hector avait entamé le sol.

Il reprit sa bêche et se mit à l'œuvre avec ardeur.

Soudain la bêche heurta un corps dur et rendit un son sonore et métallique.

Le comte s'arrêta frissonnant de joie.

L'œil de Raoul étincela.

— Courage ! dit-il, courage !

Hector se remit à l'œuvre, et bientôt une surface noire apparut.

C'était le coffret.

— Enfin ! murmurèrent-ils tous deux.

Et ils se penchèrent avidement, et, dédaignant la bêche, ils voulurent arracher avec leurs mains le coffret de son alvéole de terre.

Mais ils s'aperçurent alors que la boîte de fer était solidement scellée dans une grosse pierre profondément enfouie dans le sol, et retenue à cette pierre par des crampons d'acier soudés au soufre.

De plus, on apercevait une triple serrure comme en fabriquaient les armuriers maltais du temps des Médicis ; et cette serrure, on le devinait, ne pouvait être forcée.

MM. de Maltevert n'en avaient point la clef.

En outre, ils étaient dépourvus de lime, de pinces et de tout outil propre à desceller les crampons.

S'il était impossible d'ouvrir le coffret, il était plus impossible encore de l'emporter.

Et le jour approchait, et dans moins d'une heure tout le château serait sur pied.

Il fallait attendre à la nuit suivante, se procurer des outils et essayer d'arracher la boîte de fer à sa prison de pierre.

— Peu importe ! dit alors Hector, tandis que son frère le regardait découragé. Demain nous nous procurerons les outils qu'il nous faut, en même temps que nous nous disposerons à partir, et nous enlèverons à la fois la comtesse et le coffret.

Et les deux frères remontaient dans la salle à manger, après avoir soigneusement recouvert de terre le précieux coffret ; puis ils fermèrent la porte du souterrain, le bahut, et regagnèrent leur appartement.

Mais à peine cette porte mystérieuse, que le génie des Maltevert d'un autre âge avait dissimulée derrière une armoire, avait-elle tourné sur ses gonds avec un bruit criard et sourd qui fut répercuté par tous les échos souterrains, qu'une petite lumière brilla tout à coup dans l'éloignement, précisément dans la direction de l'orifice qui donnait sur le Cousin. Puis un homme, tenant une lanterne à la main, s'avança à pas lents vers l'endroit où MM. de Maltevert avaient découvert le coffret.

Et comme eux cet homme avait une bêche, preuve évidente qu'il savait aussi bien qu'eux où était le fameux diamant !

FIN.

L'épisode qui fait suite à pour titre

LE TESTAMENT DU COMMANDEUR.

NUMEROS PARUS DE LA BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS

VOLUME I

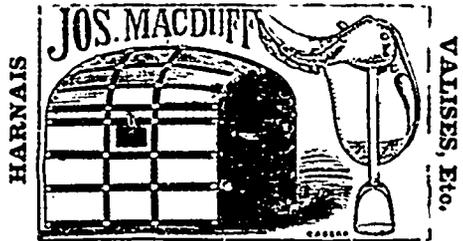
1 La Grotte Mystérieuse. 2 Un Revenant. 3 La Jeune Sibérienne. 4 La Femme au Doigt Coupé. 5 Les Trois Chercheurs de Pierres. 6 La Perle Noire. 7 Tolla. 8 L'Abîme. 9 Le Banquier des Pirates. 10 L'Archipel en Feu. 11 Tanorède de Rohan. 12 Nora. 13 Le Petit Vieux des Batignolles. 14 Une Passion Indienne. 15 L'Espave du Cynthia. 16 Le Secret de Patrick O'Donoghue. 17 L'Héroïne du Désert. 18 La Rose Blanche. 19 Le Dernier des Enfants d'Edouard. 20 L'Incendiaire. 21 Un Duel au Désert. 22 Le Pêcheur de Perles. 23 Les Frères de la Côte. 24 Les Voleurs de Chevaux. 25 La Chasse aux Brigands. 26 La Peau Rouge.

VOLUME II

1 Dragonne et Mignonne. 2 Le Chevalier de Lançy. 3 Le Crime de Pierre-fitte. 4 La Révélation. 5 Colomba. 6 La Vengeance Corso. 7 Le Fou Yegof. 8 L'Invasion. 9 Le Combat de Falkenstein. 10 Un Enlèvement sous la Régence. 11 Les Chevaliers de l'As de Pique. 12 La Kille de Margared. 13 L'Héritage Fatal. 14 Le Jettatore. 15 Le Diamant Caché.

CASTOR-FLUID. On devrait se servir pour les CHEVEUX de cette préparation délicate et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure, indispensable pour les familles. 25 CTS. LA BOUTEILLE.

HENRY R. GRAY, Chimiste - Pharmacien
144 Rue Saint-Laurent, Montréal.



Nous attirons l'attention de nos lecteurs d'une manière spéciale sur la maison JOS. MACDUFF, Sellier et fabricant de Valises. Tous les produits de cet établissement sont faits à la main. Harnais complet, d'une solidité à toute épreuve, connus à la main depuis \$12.00

JOS. MACDUFF, SELLIER
No. 701, Rue Ste-Catherine, Montréal
Couvertures de cheral, peignes, étrilles, brosses, fouets, etc. aux meilleures conditions.

DEMANDEZ A VOTRE EPICIER
L'HUILE "STAR"
POUR VOTRE MACHINE A COUDRE
C'EST LA MEILLEURE JUSQU'A PRESENT
CONNUE
Exigez la bouteille avec une ETOILE sur le
Bouchon et sur l'Etiquette.

Avant d'aller ailleurs les familles sont priées de faire une visite chez

LABBÉE ET CIE
MARCIANDS DE
FERRONNERIES, PEINTURES, VAISSELLES
HUILES, VERNIS, VERRERIES
Outre d'avoir un grand assortiment, ses prix sont si bas qu'ils ne craignent aucune concurrence. N'oubliez pas l'adresse.
No. 587, RUE STE-CATHERINE, MONTREAL
A l'Enseigne du Cadenas Tricolore.

LE PLUS GRAND ASSORTIMENT DE
Bijoux et d'Objets de Fantaisie
SE TROUVE CHEZ
FOUCHER, FORTIER & CIE
No 865, RUE STE-CATHERINE
MONTREAL

Les dames et messieurs trouveront toujours dans cette florissante maison le choix le plus varié de montres en or et en argent, payable à la semaine, aussi bon marché que pour du comptant.
On sollicite une visite.

ETABLIE EN 1863.
G. CONSTANTINEAU
Poêles, Fournales et Ustensiles de Cuisine
AGENT POUR
"DUNDAS STOVE CO."
Manufacture célèbre pour leur
FOURNEAU ELECTRIQUE
qui a remporté le PREMIER PRIX à la dernière Exhibition.
1950, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

O. COURTEMANCHE
102 RUE ST-DOMINIQUE
502 ET 504 RUE DORCHESTER
Obligé pour cause de santé de se retirer des affaires, offre en vente son fonds de magasin consistant en Bicyclettes, Poêles, Lampes, Livres, Verreries, etc. à des prix vraiment bon marché, il acceptera aussi bien en échange pour le prix de son stock une propriété foncière. Etabli depuis 14 ans, il a le plaisir de dire que celui qui achète son magasin y fera une des plus folles et lucratives affaires. En attendant cette vente en bloc le public pourra faire une visite à l'adresse ci-dessus, pour acheter avec un rabais de 50 p. cent. Venez et voyez.
O. COURTEMANCHE,
102 rue St-Dominique, 502 et 504 rue Dorchester, Montréal.

A BONNEZ-VOUS LE MONDE Politique, commercial, industriel, littéraire et agricole. Bureaux et ateliers, 1650 rue Notre-Dame, Montréal.
LE JOURNAL LE MONDE possède la plus grande circulation de toute la presse française de la Péninsule. Prix de l'abonnement, édition quotidienne, 5 compris le numéro littéraire du samedi, 28 pages, un an, \$3.00, 6 mois, \$1.50, 4 mois, \$1.00. Edition hebdomadaire, publiée chaque vendredi à 8 grandes pages. Résumé fidèle de notre édition quotidienne, un an, \$1.00, 6 mois, 50c., invariablement payable d'avance. Nous publions toutes les semaines une liste des marchés de détail. Les feuilletons du MONDE, acquis à grand frais, sont toujours de la plus haute moralité et sont choisis parmi les œuvres des meilleurs romanciers. Ces feuilletons, achetés en librairie, coûtent de 3 à 4 piastres chacun, et nous en publions 5 ou 6 par année. — Tout abonné qui d'ici au 1er février 1887, payera ses arrérages et une année en avant, de même qu'avant pour les nouveaux, recevra en récom-pense une des magnifiques brochures suivantes: *L'Empoisonneuse, la Morte qui parle, l'Honneur du nom, la Femme fatale, Lo is Rich*, au choix des abonnés. — Autres avantages: ILLUSTRATIONS, à partir du 1er Janvier 1887, le MONDE publiera toutes les semaines plusieurs illustrations intéressantes. Illustrations dans les feuilletons et gravures de circonstances. LE MONDE sera alors le seul journal français QUOTIDIEN illustré. Conditions pour les villes—Qu'on n'oublie pas les grands avantages que nous offrons à nos lecteurs. Demandez LE MONDE qui est en vente dans tous les dépôts de journaux de la ville et de la campagne. Seulement
UN CENTIN LE NUMERO.

LA PRESSE
JOURNAL INDEPENDANT — QUOTIDIEN ET HEBDOMADAIRE
Contient les meilleurs renseignements et possède la plus grande circulation.
Edition Quoditienne, \$3.00 par année. Edition Hebdomadaire, \$1.00 par année.
PAYABLE D'AVANCE

LA BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS
EST PUBLIÉE AUX PRIX SUIVANTS
UN AN - - \$2.50 { STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE } SIX MOIS - - \$1.25
LE NUMERO - - 5 CENTS.
POIRIER, BESSETTE & Cie, Editeurs-Propriétaires
FERMIERS DE LA CIRCULATION DE "LA PRESSE"
1540 — RUE NOTRE-DAME, MONTREAL — 1540
Boite B. P. No. 138